

# LANGAGE ET CRÉATIVITÉ

Langue et analyse  
Une publication indépendante au service des écrivains et de la critique

Numéro 2 Année 2004

ISSN : 1705-4427



**Rêver en turquoise**

*Claude Stren*

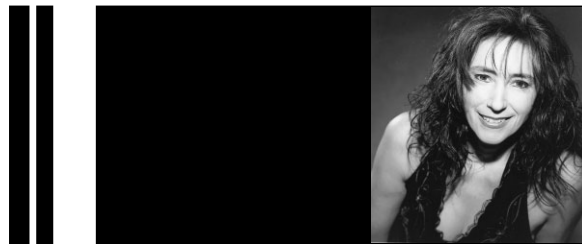
*L'art ne fait que des vers, le coeur seul est poète. André Chénier, extrait d'Élégies*

## Mot de la rédactrice

Bienvenue à notre seconde édition de *Langage et créativité*. Notre journal se veut ouvert à la libre expression sur tous les plans de la pensée dans les domaines du langage. Son format est adaptable. Il est à noter que tout article n'engage que son auteur-e. Ici, en Ontario, et plus spécifiquement à Toronto, *Langage et créativité* s'ajoute au fait français hors Québec. Ce journal veut se distancer de la contrainte systémique qui inhibe l'esprit créateur en ouvrant une porte à l'originalité créatrice et critique. Il reste ouvert à la diversité et se démarque des vecteurs dominants. Je voudrais remercier le Conseil des arts du Canada d'avoir permis la première édition de *Langage et créativité* et la Faculté des lettres de l'Université York, les membres de la Société des écrivain-e-s de Toronto ainsi que tous les participants qui ont permis la réalisation de ce deuxième numéro de *Langage et créativité*.

Lélia Young

## Claudine Bertrand



Claudine Bertrand est fondatrice et directrice de la revue *Arcade* depuis 1981. Elle est récipiendaire de nombreux prix et, en 2002, elle a reçu le Prix international Saint-Denys-Gameau.

### L'étoile rouge

Au lecteur énigmatique  
Je cueille à l'auberge de la faim  
tes mots un à un  
je les répète jusqu'à ce que mûrisse  
l'avoine sur les papilles

Si hier n'était pas  
peut-être demain sera-t-il

Si la poésie dévoile  
ce qui n'est pas  
et donne un visage  
de qui nous sommes  
quelle vie l'anime ?

•••  
Certains mots énigmatiques  
indiquent-ils une voie

Le lecteur goûte à l'étoile du poème  
qui rend la lumière à la lumière

Sa voix comme de la braise  
s'est rapprochée

L'étoile nue dans ma bouche basse  
pousse vers l'avant  
et remplace la mort

•••  
La mer s'est retirée  
en tes yeux en ton palais  
un bonheur sauvage à savourer

En vérité demain sera  
au son de ta cadence  
instant à serrer de près

•••  
Qui peut dire autour de quel pôle  
gravitent les poèmes  
en dépit des tourments

On ne peut pénétrer  
dans la chambre sans peur  
ni écouter le battement  
du monde ni le silence  
ni voir se lever l'aube

•••  
Si la vie s'articule autour de l'univers  
la mienne c'est autour  
d'une petite voix  
tenue secrète

Le son de la voix  
en un chant de voyelles  
traverse  
les galaxies jusqu'ici

Je suis suspendue à certains mots  
qui réconfortent

La pupille se dilate  
au plus bas de la nuit  
pour rêver d'arbres en plein ciel

## Didier Leclair

Didier Leclair est auteur de deux romans. Il vit à Toronto depuis de nombreuses années. Son premier livre, *Toronto je t'aime* a obtenu le prix Trillium. Il écrit également des nouvelles et de la poésie.

### Je te l'avoue

Tous les plaisirs des hommes  
Sont des aubes insolubles  
Qui ne voient jamais le jour

Tu ressembles au miroir qu'un jour bleu  
J'ai cassé et rafistolé avec les tessons de ma vie

Joute de mon ombre sur ton ombre !  
Lumière cachée dans la poche du voyant !  
Ton sérum coule dans mes veines  
Il est, je te l'avoue, ma seule raison de vivre

•••••

### Toi qui dors

Toi qui dors  
Enveloppée de songes, de gouttes de pluie et d'azur  
Les oiseaux de l'aube chantent déjà

Mon regard explore la frugalité de ton corps  
Et mes mains n'arrivent pas à te ramener de ton voyage  
J'ai besoin de ton sang  
De renouveler notre pacte aux yeux du soleil

•••••

### Adieu

Ne sois pas triste  
Chandelle où brille ma flamme  
Si tu te consumes, je m'éteins aussi  
Rappelle-toi, ma fée sans baguette  
Que tes gestes-velours sont des formules magiques  
Tu exhumes mon allégresse  
En faisant de mes cendres, des limbes et des présages  
Tes larmes, ma porcelaine,  
Sont un gâchis de perles inestimables

## POÉSIE

## Qu'est-ce que le souffle ?

Une chaleur douce  
 Une trouée  
 La lumière d'une main  
 Des lèvres  
 Un escalier secret  
 La peau grain à grain  
 L'éveil en montagne  
 Le ressac  
 Une baie déserte  
 Une gorge  
 Un sein somptueux  
 Un passage souterrain  
 Des pleurs brûlants  
 L'ombre d'un saule  
 Le vent vif le sauvage  
 Une présence au ventre  
 Un rire goût de sel  
 L'air sous les pieds  
 Une mémoire vierge  
 Le désir muet  
 Une bouche en délire  
 Une voix

Le silence entier  
 L'inouï qui respire

Le souffle vient. Je lui cède. Il m'arrive au fond.

## Qui me touche ?

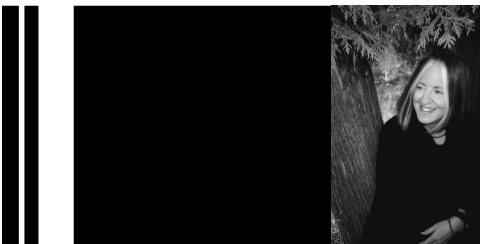
Avec le bruit du sang à la course  
 Dans ses paumes  
 En ce lieu entre elle et le monde  
 Entre elle et l'autre  
 Entre elle et elle-même  
 Elle recule d'un pas car cela est étrange  
 Elle se lie à ce plein dans la distance d'un souffle  
 Entre le souffle et son âme  
 Plus de limite

Elle touche  
 Elle est touchée  
 Malgré tant de cécité

Jour beau jour

Le vent siffle au grenier. Je sors.

## Andrée Lacelle



Née à Hawkesbury (Ontario), Andrée Lacelle vit à Ottawa. Elle a publié plusieurs recueils dont *Tant de vie s'égaré* (prix Trillium et prix de poésie de l'Alliance française), *La Voyageuse*, *La Vie rouge*, *Survenance*, *La lumière et l'heure*. Elle dirige les collections de poésie aux *Écrits des Hautes-Terres* (Montpellier, Québec).

## Le poème tombe en nous

## En quel pays ?

Messagère-coureuse  
 Première venue  
 Libre de tout territoire  
 Le pays est là où elle est partout

Le temps d'un ermitage  
 Avant de prendre sol  
 Elle respire les lettres debout  
 Un poème l'abrute  
 Un livre se déborde  
 Le livre ouvert se donne  
 Le livre ouvert ne s'écrit pas

Le pays est là  
 Où elle est partout  
 Avant le mot  
 Elle est le pays

Toutes les galaxies ont un trou noir dans le cœur  
 Et l'invisible commence au bout du poème  
 que nous sommes.  
 Et le poème tombe en nous.

## Paul Savoie

## Sans titre

I  
 Les parfums entremêlés  
 tissent les arcs du désir

La femme cueille l'homme  
 à fleur de peau

II  
 Le bouquet nous aspire  
 par les pores

L'amante s'écorche l'âme  
 de roses broyées

III  
 Le corps demeure suspendu  
 à la branche

L'échelle pousse en coquelicot  
 entre les fentes

IV  
 Le vent jette en vrac  
 les pistes de glaise

Seules les racines  
 font germer les pas

V  
 Le champ de blé chatoie  
 sous une lune pâlie

Le diamant a des horizons  
 à perte de vue

## Comité de rédaction

## Rédactrice en chef

Lélia Young

## Rédactrice adjointe

Claude Stren

## Évaluation des textes

Marguerite Andersen

Didier Leclair

Suzanne Legault

Paul Savoie

Claude Stren

*Langage et créativité* a un  
 Comité de consultation in-

ternational constitué d'universitaires. Les textes sont soumis anonymement à l'évaluation. Les soumissions doivent être envoyées électroniquement. Nous ne considérons ni ne retournons les envois postaux.

La reproduction de textes publiés est interdite sans l'autorisation de l'auteur-e et de la direction.

## Adresse électronique

lyoung@yorku.ca

## Téléphone :

(416) 736-2100,

poste 77066

## Télec. :

(416) 736-5734

Dépôt légal : BNQ, BNC

ISSN : 1705-4427

© *Langage et créativité*,  
 Toronto 2004

**Position officielle :** La non-violence et la tolérance reflètent notre position officielle. La véritable ennemie, c'est la crainte.

*Janet Ritch*

Dans l'intangibilité du temps, la seule constante réelle est la conscience. On ne se cache pas dans le temps.

*Lélia Young*

Je me perds dans la peinture et l'écriture me ramène à moi-même.

*Claude Stren*



# POÉSIE

## Lélia Young



Lélia Young est l'auteure d'*Entre l'outil et la matière* (GREF, 1993), *Si loin des Cyprès* (CIDHCA, 1999) et de *Aquarelles de la Paix* (à paraître).

### L'appel de la cithare

Regard perturbé  
Posé sur les méfaits du temps  
Chant de l'aède heurté  
dans la chair humaine

Femme du Darfour  
cascade d'ébène élancée  
beauté miroitante au sein des Enfers  
où est la voix apaisante d'Orphée

Femme aujourd'hui hagarde  
en fuite sur un sol aride  
femme meurtrie par le feu des milices

Le sida semé par le viol dans ton ventre  
calcine les racines de ton arbre  
aliénant son tronc au sein de la terre

Le regard lance l'appel de la cithare  
invoque les mythes les plus coriaces  
inventés par l'essence humaine  
devant le malheur et l'impuissance

Le regard troublé appelle l'éternité  
invoque les mythes les plus persistants  
dans le dessein de voir émerger de ton corps

de femme résistante  
la lyre à neuf cordes  
l'universelle et l'éternelle amphore  
au sein du désert

### Sous le voile des paupières

Je suis pleine de toi  
De tes gestes de ton corps  
Et de tes mots dans le chaos de ta nuit

Tu me cherchais dans ta volonté d'être  
Tu m'as trouvée dans mon absence  
Sans le savoir j'étais ta quête

Et pendant ces nuits sans sommeil  
où le temps se renversait  
J'ai compris que je t'aimais

Que pour nous deux  
il me faudrait avoir assez de soleil  
d'un bout à l'autre de la nuit

Malgré les railleries des vagues  
sur les digues de mon étonnement  
et de ma timidité d'être

### Le rapt de l'allégorie

À l'aube des temps anciens  
la Grande Égypte se dressa avec ses rêves  
et ses réponses au silence de l'obscur

La Grande Égypte sema ses mythes  
les graines d'une inspiration pillée  
brûlée dans le Savoir d'Alexandrie

Défaite et spoliée à travers les siècles  
de sa connaissance des mystères

Le héros mythique vidé de ses racines  
fut remplacé par l'homme dieu  
L'usurpation d'Horus l'effacement des traces  
triste apogée des premiers siècles

Isis Osiris  
Horus, Iusu  
La naissance du Christ Païen

Du haut des pyramides l'imposture engouffre  
le temps  
et l'œil du Phénix cherche désespérément  
à renaître  
de la métaphore

Un Mur se dresse devant la dissolution  
Est-ce le dernier acte de la Perfidie

La pièce chaotique de l'humanité  
effrayée par sa propre vérité  
s'oriente vers Héliopolis pour comprendre  
le rapt de l'allégorie

## Janet Ritch



Janet Ritch, native de Toronto, est anglophone par naissance, mais francophone par choix et effort. Son doctorat a eu comme sujet une pièce de théâtre inédite en moyen français du XVI<sup>e</sup> siècle. Depuis son bref séjour à Paris, où elle enseignait à l'Université Paris IV - La Sorbonne, elle poursuit l'enseignement et ses recherches à l'Université York et à l'École Théologique de Toronto au sein de l'Université de Toronto.

### La femme bavarde pour Charlotte

Je parle un peu trop  
et dans mon allégresse  
j'oublie l'autre  
à trop hâtive vitesse.

En posant mes questions  
je n'attends pas de réponses  
en oubliant de demander  
ce que l'autre en pense.

Trop bavarde, je ne fais que causer  
lorsque l'autre entame un sujet  
plein également de mots, d'idées,  
mais dorénavant je me tais!

## Danielle Cyr



Gaspésienne d'origine acadienne, sixième d'une famille de neuf enfants heureux, Danielle E. Cyr a grandi au bord de la Baie des Chaleurs. Le ciel, la mer, la terre, les enfants, le langage et le silence sont ses compagnons de prédilection. Professeure à l'Université York, elle a publié dans quelques collectifs de poésie : *L'instinct farouche*, dirigé par Sylvain Rivière, *Mémoire vive*, par Richard Ste-Marie et Bertrand Tremblay, et *La lousse poésie*, par Rose-Hélène Tremblay.

### Tu n'en reviendras pas

Tu n'en reviendras pas  
toi qui crus à Dieu,  
à l'ange et à l'homme.

Tu n'en reviendras pas  
toi qui donnas ton cœur  
sur la toile, en novembre.

Tu n'en reviendras pas  
que Dieu, même dans le cas  
improbable où Il n'existerait pas,  
dise de toi : «Elle était debout  
sur ses pattes, droite  
sur ses hanches.  
Elle flambait  
dans la nuit sans lune  
pendant que presque tous  
couraient la fortune  
et que très peu se reposaient  
au berceau de leur âme.»



Illustration : Claude Stren

## POÉSIE

## Keith Ellis



Keith Ellis est professeur émérite de l'université de Toronto et professeur de mérite de l'université de La Havane. Il est critique littéraire et essayiste, et porte un intérêt particulier à la littérature et aux affaires politiques hispano-américaines.

## Frénésie

Nous devons conquérir quand notre cause est juste  
(2<sup>e</sup> strophe de l'hymne national des É.-U.)  
Francis Scott Key

Allons, allons, très nobles Anglais...  
Servez de modèle à des hommes de sang  
inférieur, Et apprenez-leur à faire la guerre.  
William Shakespeare

Alors que les puits de pétrole sont protégés  
Plus rapidement qu'on ne l'espérait

La source et le prix de la fortune d'Irak  
Assurés par la fourberie et la furtivité de l'attaque

Le reste nous pouvons l'accélérer  
Sans qu'il ne soit nécessaire de discerner

Entre bombes Moab ou à fragmentation  
Lancées d'avions B52 ou à fumigation

Et bombes renforcées d'uranium appauvri  
Bien dirigées ou pas sous couvert de la nuit

Laissons-les pleuvoir sur des marchés peuplés  
Les comptant parmi nos objectifs ciblés

Nous devons inclure des hôpitaux d'enfants  
Afin d'éviter que les mères en attente

Aient l'illusion que l'école ou l'hôpital  
Soit un refuge contre des frappes chirurgicales

N'improvisons pas de mesures plus éthiques  
Pour avoir soin de leurs trésors archéologiques

Appelons l'épouvante de notre terreur  
Dommages collatéraux regrettables erreurs

Et avançons rapidement selon notre plan  
Achevons-le ne perdons pas de temps

Allons allons satisfaisons notre compulsion  
Notre soif de conquête et de destruction.

Frénésie est traduit de l'anglais par Zilpha Ellis,  
professeure de l'Université York.

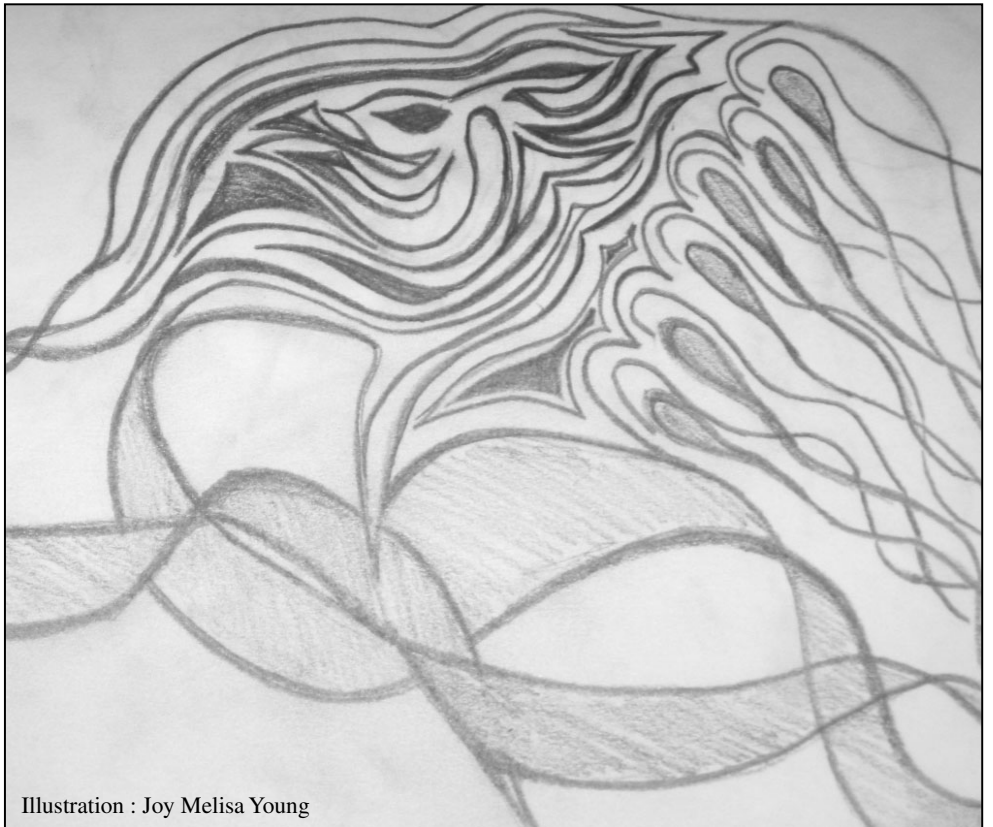


Illustration : Joy Melisa Young

Mireille Desjarlais-  
Heyneman

Mireille Desjarlais-Heyneman est poète,  
nouvelliste, auteure du *Bestiaire* (GREF, 1993) et  
*Autour de Paul Savoie* (GREF, 1997)

## Le repos des guerrières

Je me suis assise sur le temps  
Et la rivière se figea dans son lit  
Un caillou fit le gros dos  
Et sans surprise je me dis  
Que de par le monde un chat  
Devait bien en faire autant

Le temps est un siège fuyant  
Et le lit de la rivière  
N'aime que le mouvement  
Voilà la rivière en retard pour rattraper son affluent  
Et moi sermonnée  
Par les secondes sans place dans le Grand Sablier

Puis tout fut comme à l'éternité d'avant  
La rivière filait son cours  
Le caillou luisait au soleil

Pas un chat dans les alentours  
Que moi  
Pour chronométrer ces merveilles.

## Création

Au commencement était la déesse maintenant  
appelée Dieu  
Qui réellement était sans nom  
Car il n'y avait personne avec qui la confondre

Dieu était aussi sans sexe  
Bien qu'elle en possédât mille inconnus de  
nous

Elle n'avait recours à aucune langue  
Quoiqu'elle pût en parler des millions

Elle n'était d'aucune couleur mais reflétait toutes  
les teintes  
Insoupçonnées de nous jusqu'à présent du  
moins.

Alors d'une infime partie d'elle-même  
Dieu nous créa  
Et nous laissa nous débrouiller  
Pour devenir comme elle.



## POÉSIE

## Hédi Bouraoui



Hédi Bouraoui est poète, romancier, nouvelliste et critique littéraire. Il a obtenu le Grand Prix de la Ville de Sfax en 1996 et le Prix spécial du jury COMAR (Tunis) en 1997 pour son œuvre *Retour à Thyra*, et son conte *Rose des sables* a remporté le Grand Prix du Salon du livre de Toronto en 1998. Il est aussi l'auteur de nombreux ouvrages littéraires et critiques ; son dernier roman s'intitule *La femme d'entre les lignes* (le GREF, 2002)

## Mur

De quoi faire un Mur  
Cette grisaille cimente la séparation qui dure  
Le temps des lignes à la lettre terre-azur  
Énoncé de folles envies d'appartenance

Ce qui pousse sous l'effet violence  
Le lac d'un poème détourné vers  
Le parc des reconnaissances légitimes  
Celle qui rebondit puis se scinde écho de fable  
Dans les remous de l'origine enfantine

Qui fermera l'écluse des inédits ?  
Le bruit des torrents Sirènes court  
Multiples des tours des veines hybrides sécuritaires

Se délient les lèvres cousues des vallées  
Acquises convoyeuses de pertes et de gains  
L'hémorragie des chagrins escalade son semblable  
Terrain brouillé qui ne reconnaît point ses  
louvoiments

La hantise du passé mûri erre dans les cœurs  
Enivrés qui les mettent en scènes  
Dans l'axe du récit vertical  
Estuaire d'un pays qu'illuminent ses carences

C'est la crête du sens-gouffre des partis-pris  
Qui pourra se les remémorer aux temps des  
comptes ?

Comment nommer la conquête des haines dépités  
rancunes ?  
Quand l'inévitable sort dicte la foi aux victorieux  
Tel rendez-vous de sursis en colombes rempaillées  
Au pays de la grâce qui fait tourner  
les vaches folles  
Sur les grilles d'une nuit cauchemardesque

Au tournant le jour scandaleux ne clame plus  
Les prises et les fuites du gros lot en terre fourbue  
Telle grappe de mots d'une sédition sanguine  
Ces parcelles arrachées au fil des amertumes  
Et autres moyens de cibles assassines

Que de forêts de lamentations qui impriment  
Sur les peaux soumises et triomphantes  
Le profil marais cage des deux côtés

Le Mur Trophée continue à se faire construire  
En dépit de celui qui fut détruit en d'autres lieux  
D'autres temps en faillite d'indépendance  
Grotesques blessure tentant feintes et convergence

Le livre des doléances se décline matin et soir  
Maintient défaite et conquête en attente  
De l'angle aigu qui ne sera jamais droit de paix

## Adieu

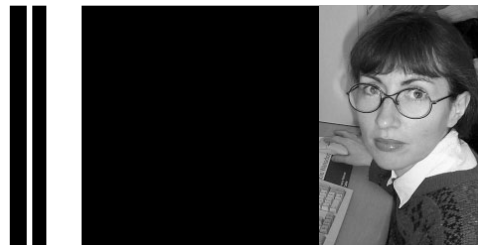
Cet appel de Dieu qui cueille le mystère  
Au sein de sa jouvence  
Et nous sommes tous là  
Devant la porte de la mort  
Un malin Génie nous empêche de frapper

Il choisit seul le moment  
De nous faire entrer dans l'au-delà  
Ce mystère absolu qui taraudé le monde

Nous grimpons comme un éclair  
L'échelle de Jacob pensant au Sommet  
Alors qu'il fallait scruter la base

La fleur de vie que tranche  
Un couperet injuste  
Telle rose du Président de notre langue  
On se retourne... Tout disparaît

*Ne perdurent que les Actes*  
Dit le dicton tunisien  
Les tiens comme les nôtres  
Seront gravés dans les mémoires  
Et personne ne peut les effacer

Marie-Christine  
Rey

Née en 1963, Marie-Christine Rey vit à Grenoble (France) où elle est rédactrice d'un site Internet et anime des ateliers d'écriture de poésie dans les écoles et les collèges. Elle a publié, *Aux Marches d'escaliers jurés* (Ed. La Vague à l'Âme, 1989), *Poussières d'amour* (1998), *Kisos* (2000), *Toi l'homme, la femme porte* (2004) et plusieurs poèmes dans les revues *Bacchantales* (2001, 2002) et *Arcade* (numéro 55 et 61). Elle appartient au groupe des *Accoucheurs de greniers*, auteur de trois expositions mêlant poésies et œuvres plastiques.

## La première femme

Les formes naissantes  
d'une plume fossilisée  
émergent du bassin,  
traçant des rides.  
La porte s'ouvre,  
l'ombre d'un arbre  
flotte sur le lait,  
terminus des écluses.  
Une main s'écarte  
du piège  
et encombre le fleuve  
qui se glisse dans la fissure  
au milieu des éponges.

Il s'imisce par intervalles  
Quelques poissons fiévreux  
aux longs cheveux rouges qui remontent des mers.

Chaque phrase dite se combine aux particules de fer  
douces et minuscules qui composent  
les premières cellules de la première femme.

## Sans titre

Le trait  
effleure  
l'aspérité côtelée  
du buvard  
et se rêve  
caresse de saules,  
illusion de fluides  
en phase aphone,  
bleuet aux nervures fumantes,  
contours de sommets,  
fleur de jade.

Il se rêve  
courant d'air  
d'automne hivernal  
et vol de palombes  
sur l'Est tunisien.  
Nuée rosée de terre chauffée à blanc,  
longue datcha  
aux hélices tournantes.

Il s'imagine poudre de café  
dilué dans le sol,  
souffle d'ange  
bonbonne de cafards macérés.  
Cap sans retour  
blanc et bleu.

Atroce coupure de verre  
doublée de laine.  
Silix embué et voilé d'embruns,  
collecteur de petites formes  
grinçantes  
affables et désirables.  
Don de mains porteuses  
d'affects  
lourdes mais absentes.

Il se veut siège de Saïgon  
en point-trait  
et double croche  
puis rouge sang  
pour les membres.

Le vent  
décrypte  
les scènes  
et se lasse  
d'attendre  
le geste.

## Je suis née du sable

Je suis née du sable  
blanchi d'alvéoles verticales  
et du sommet d'un arbre,  
autre,  
transfenseur d'âmes salées  
aux aiguilles d'argiles.

Je suis née d'un trou noir  
et d'une herbe ondulée  
à gradations fixes,  
flexibles au bout,  
comme une micheline en fer forgé  
avec juste au centre  
un pont,  
passage feutré  
d'artifices.

Je suis un implant  
de sève frangée  
qui s'époumone  
vers d'inaccessibles  
dires,  
parcourant mains  
et rivières.

Je suis  
la survivance  
de l'acte.

## NOUVELLES

Marguerite  
Andersen

Marguerite Andersen a une quinzaine de livres à son crédit. Elle a été présidente de l'AAOF (Association des auteures et auteurs de l'Ontario français), de 1999 à 2004. De *mémoire de femme* (Montréal, 1983, *Les Quinze*, 1982, prix du *Journal de Montréal*), est sorti en 2002 dans une édition revue et corrigée aux Éditions de l'Interligne (Ottawa), dans la collection « BCF » (Bibliothèque canadienne-française). Le roman *La Soupe a en 1995* gagné le Grand Prix du Salon du livre de Toronto. Une traduction en anglais de *L'autrement pareille* (1984) a paru sous le titre *Dreaming Our Space*, aux Éditions Guernica (Toronto, 2003). En 2004, elle a publié *Parallèles*, roman ou fiction documentaire (Prise de parole).

À coups de dictionnaire<sup>1</sup>

Corps. Corps intime. Plus intime peut-être quand on est femme, quand tant de choses se passent à l'intérieur, malgré cet extérieur soigné, maquillé, bien mis. Vais-je parler de ce qui l'a marqué ? Des cicatrices ? Du corps de joie ? De peine ? Brièvement alors, comme pour rire, en effeuillant la marguerite à coups de dictionnaire.

Juin 1953

— Tu n'en as qu'un, me dit ma mère avant de repartir chez elle, en Europe, ne le surmène pas, prends-en soin, écoute-moi...

Je ne l'ai pas écoutée. Corps à corps, de mon seul corps, j'ai affronté la vie. J'ai fait l'amour à corps perdu, corps et âme, fait des études, des malheurs aussi, enceinte jusqu'aux dents, j'ai fait des enfants, j'ai gagné ma croûte et la leur, j'ai travaillé d'arrache-pied, fait des voyages, attendu les lendemains qui chantent, fait de nécessité vertu, une dépression, des folies, des erreurs humaines et d'autres, moins excusables...

De mon corps  
mon unique corps  
irremplaçable

On lui a marché sur les pieds, on lui a tordu les bras, mis la bride sur le cou, on s'est payé sa tête, bref, on lui a fait de la peine, de quoi ne rêver que plaies et bosses...

31 décembre 1964, Grand Forks, Dakota du Nord

La danse s'est mal terminée. J'entends encore mes os craquer dans ma cheville.

— Laissez-moi faire, Madame, j'ai été infirmier, je peux vous remettre ça...

— Non !

Je ne l'ai pas laissé faire, heureusement. Opération de quatre heures, trois mois dans le plâtre sans jamais mettre le pied par terre. Des vis dans la cheville, des tiges. Finis, les talons hauts. Serai-je à l'aise dans mes baskets ?

3 mars 1971, Mont Tremblant

Journée glorieuse. Ivre d'air frais, de soleil, de vitesse, je fais une dernière descente... Et crac ! Cette fois, c'est le genou.

— Il n'y a pas de fracture, Madame, rien de grave... une foulure... Le médecin en est sûr. Je rentre à Montréal. 5 mars, Montréal Vertiges, nausée... L'hôpital. La rotule droite fêlée... Deux mois dans le plâtre. Fini, le ski.

14 avril 1985, Toronto

Une réunion qui dure. Je cours ajouter des sous dans le parcomètre de la bagnole. Toujours plus vite que le vent, je trébuche, crac, c'est l'autre genou. Deux mois dans le plâtre. Un fil de fer autour de la rotule. Pourtant, je n'ai jamais été sur mes rotules !

15 juillet 1985, Toronto

Là, c'est le fémur. Idiote que je suis, toujours pressée, à m'emmêler les pieds ! Trois mois dans le plâtre. Une longue tige en métal, dix-huit vis. Cette fois-ci, vais-je finalement rester sur le cul ?

Août 2004, Toronto

Je ne cours plus, je ne skie plus, je marche. Dans

les aéroports, ça sonne quand je passe par cette espèce de guérite...

— Vous permettez, Madame ? Levez les bras, s'il vous plaît.

Pourvu qu'il ne me tape pas sur le genou avec son détecteur. Ah ! Retrouver mes jambes de vingt ans !

Mon corps, mes corps. Dans mon corps, dans mon corps de femme âgée, il y a les corps de ma vie... Celui de l'enfant, élancé, innocent, curieux, jamais maltraité, jamais violé. Celui de la jeune femme mal mariée, corps mal baisé, évalué, jugé, rejeté. Puis celui de la femme de cinquante ans, plus équilibrée, plus raisonnable, volontairement esseulée.

Le corps de la femme âgée ? Oui, j'ai l'âge de mes artères, mais j'ai toujours du vif-argent dans les veines. À deux doigts ou presque de la mort, je suis bien dans ma peau et encore capable de faire avancer le schmilblick.

1 *Dictionnaires des expressions et locutions*, Les Usuels du Robert, Paris, 1997.

Dominique Millette évolue dans le Grand Toronto. Elle est journaliste, traductrice, chroniqueuse satirique, et l'auteure de romans, nouvelles, paroles de chansons et monologues.

## La Cendrillon manquée

Elle n'avait plus 16 ans depuis déjà longtemps, la Cendrillon. Elle attendait toujours. Les cendres qui lui avaient donné son nom étaient froides. Les haillons qu'elle avait sur le dos ne lui permettaient plus aucune modestie. Alors que jadis, un tel dépouillement aurait excité les fantasmes des galants autant que des vilains, il n'évoquait plus que la gêne de la part de tous les passants.

Et les méchantes sœurs ? Et la marâtre ? Mariées, elles en avaient d'autres à leur service, n'ayant pu se partager Cendrillon en trois parties égales. Alors, rejetée, elle avait été poussée sur les chemins, à mendier sur son passage. Ne voulant pas se prostituer, Cendrillon avait préféré reprendre sa place de souffre-douleur et de bouc émissaire à toute épreuve, récuser les planchers des riches et essuyer le nez et les crottes de leurs marmailles. Elle ne demandait rien de plus. C'était son lot. Elle le savait.

D'ailleurs, elle attendait. En quelque part, à un moment donné, sa marraine surgirait du vide et la préparerait pour le bal. Et là, par magie, malgré son manque de moyens, Cendrillon serait présentée au Prince Charmant, qui en tomberait follement amoureux et la sauverait de sa longue souffrance.

Cependant, ni la marraine, ni le Prince n'étaient venus au rendez-vous. Sans doute, les imprévus s'étaient accumulés et ni l'un ni l'autre n'avait trouvé le temps de s'occuper de Cendrillon. Quelques hommes avaient bien prétendu la sauver, mais pas à cause de sa souffrance ou la bonté de son cœur. Non. Ils voulaient se faire sucer la queue et se trouvaient nobles pour le prix qu'ils étaient prêts à payer. Le cœur de Cendrillon s'était endurci. Puis, avec le temps, même ces hommes avaient cessé d'offrir quoi que ce soit à Cendrillon. Elle était devenue invisible, comme le vent. Malgré tout,

## Dominique Millette

elle n'avait pas cessé d'attendre.

Enfin, le jour arriva : Cendrillon rencontra le Prince Charmant. Ce n'était pas au bal, cependant. Alors qu'elle amassait des fagots dans les bois, elle trouva sur son passage un prince d'un certain âge sur un grand cheval blanc. Les yeux du prince s'étaient remplis de miséricorde quand il caracolait sur sa monture. Ce n'était pas ni l'amour, ni de l'admiration.

Cendrillon, aigrie, lui en voulut. Elle regarda sa monture avec envie. C'était un maudit beau cheval, songea-t-elle. Une colère immense s'empara d'elle. À ses pieds, elle vit une branche cassée dont le bout acéré paraissait menaçant. Elle s'en empara et, d'un seul geste, transperça le flanc du Prince Charmant. Ce dernier poussa un cri et, désarçonné, se mit à ramper dans la poussière.

Jubilante, Cendrillon prit la bride du beau cheval blanc et monta la bête magnifique. Les gendarmes du prince la trouvèrent et la cernèrent. Sans arme, elle dut se rendre. Elle fut condamnée à dix ans de travaux forcés. I've been working on a chain gang / All the livelong day / I've been working on a chain gang / Just to pass the time away.

Aujourd'hui, Cendrillon fait de la *télémercatique* au coin de Bloor et Yonge. C'est la seule personne de 55 ans dans toute la boîte. Surtout, c'est la seule qui soit restée plus d'un mois. Elle habite une chambre minable avec un matelas troué. Parfois, elle navigue sur Internet, dans les cafés, à deux dollars la demi-heure. Elle repense à tous ses rêves manqués, à la jeunesse qu'elle n'a jamais eue. Elle refait sa vie, se la raconte, embellit le peu de bonheur qu'elle a connu, oublie autant de peine que possible. Enfin, elle a cessé de pleurer en regardant les images de vedettes vêtues de robes qu'elle n'a jamais portées et ne portera certainement jamais. Elle a cessé d'attendre.

## NOUVELLES

## Laurette Levy



Après avoir vécu plus de 20 ans à Toronto, Laurette Lévy s'est installée à Montréal en 2003. Ces dernières années, elle a publié plusieurs nouvelles dans les revues *Virages*, *Moebius* ainsi que des textes de fiction dans les *Cahiers de la Femme*. En 2002, *Zig-Zag*, son premier livre était publié par Prise de parole (Sudbury).

Sur le bas-côté de la petite route

En redescendant du mont Rom, sur le bas-côté de la petite route, au détour d'un virage, Sandra et moi apercevons un sac de voyage bleu foncé ouvert avec des vêtements éparpillés dans l'herbe. Je m'approche, les affaires sont propres et repassées. Un jean qui semble neuf ainsi que deux t-shirts, un blanc et un noir, une paire de chaussures de femme en cuir gris et une veste de pluie en nylon bleue et verte. À l'intérieur du sac, il y a des sandales de cuir noir et d'autres effets encore méticuleusement pliés. Environ deux mètres plus loin, toujours dans le fossé, traîne une salopette de travail de gros tissu bleu, tachée.

Cette découverte nous surprend. Après trois heures de randonnée au milieu des vignes désertes en ce matin d'été frais et couvert, le spectacle de cet abandon est insolite.

Les vêtements appartiennent-ils à la même personne ? S'agit-il d'un vol comme pense Sandra ou plutôt d'un viol, pourquoi pas un meurtre même, comme je me prends à imaginer en silence ? D'étrange, la scène devient presque inquiétante quand le ciel déjà couvert s'obscurcit considérablement. J'ai envie de fouiller dans le sac. Je voudrais trouver des indices. Je me sens une âme de détective. Les premières gouttes tombent. Sandra qui s'avance sur le chemin met fin à mes divagations d'amateur de polars.

— « Dépêche-toi Bryan ! Regarde, il pleut. Allez, on rentre ! »

Je la suis au pas de course afin d'éviter l'orage. La pluie nous rattrape à une centaine de mètres de la maison. À peine arrivée, Sandra met en marche la cafetière électrique. Je m'installe dans le fauteuil près de la porte-fenêtre dans la grande salle qui sert tout à la fois de salon, salle à manger et cuisine. De grosses gouttes frappent la baie vitrée.

— Tu en veux ?

Je réponds oui, machinalement. Sandra m'apporte un bol de faïence à oreilles comme on en trouve en Bretagne. J'y trempe les lèvres. La boisson brûlante est amère. Encore sous le coup de la découverte, je repense à ces vêtements éparpillés dans le fossé. Je me sens vaguement inquiet sans aucune raison.

C'est notre deuxième semaine de vacances en Bourgogne. Cette année nous avons choisi le calme de ce coin de France. Sandra a trouvé sur internet un gîte à louer en dehors du village de Chailley. La maison, gardée par deux odorants tilleuls centenaires, est située au bout du village. Derrière descendent des pieds de vigne rangés comme à la parade. Braves petites armées formées en bataillons, toutes au garde à vous. Pas un brin d'herbe ne folâtre à l'entour, les fils de fer qui courent d'un cep à l'autre sont tendus avec précision. À cet alignement militaire, le désordre coloré du feuillage et des grappes déjà bien formées contraste agréablement.

Nous ne connaissons personne dans la région et pensons ainsi être au repos total. Sur la table où nous prenons nos repas s'amoncellent brochures touristiques, cartes de randonnées, journal local qui détaille les activités estivales. Depuis huit jours, nous avons fait une excursion à Beaune, plusieurs dégustations dans des caves renommées et visité quelques églises romanes des environs. Hier soir, comme chaque jour, nous avons établi l'horaire de la prochaine journée. Sandra aime l'organisation. Je ne m'en plains pas car grâce à elle, je découvre toujours des lieux plein de charme et d'histoire. Sans elle, je me laisserais volontiers aller. Lecture du journal, balade jusqu'à l'épicerie, rêverie nonchalante dans le jardin avec un bouquin qui reste ouvert à la même page...

Mais aujourd'hui cette averse est inattendue. N'ayant ni télé, ni radio, la météo nous a échappé. Le programme de l'après-midi semble lui aussi à l'eau. Je sens que Sandra est en train d'échauffer un plan pour cette journée pluvieuse. Je la mets sur une nouvelle piste :

- Parfait pour écrire les cartes postales, ce temps.
- Encore faudrait-il en avoir !
- Pourquoi tu ne prends pas la voiture jusqu'à Nolay ? Tu sais à côté des Halles, il y a un Tabac. Ils en ont des belles. J'en ai vues hier quand je t'attendais après le marché.
- Ah oui ? Tu m'accompagnes ?
- Non, le choix des cartes, tu fais ça toujours mieux que moi.
- Tu es sûr ?
- Oui, oui
- Il y a besoin d'autres choses pendant que j'y suis ?
- Euh, je ne crois pas. De toute façon je prépare le déjeuner pour 13 heures. Ça te laisse assez de temps ?
- Amplement. Enfin tu m'attends quand même. Si je décide de passer à la supérette, il y a toujours la queue.
- No problem.

Sandra se roit les lèvres, ramasse son sac et la voilà partie. J'entends la voiture démarquer. Je me lève soudain pressé. Je dois absolument retourner voir le sac abandonné. Je m'empare de la cape de pluie canari qui est accrochée dans l'entrée et sort rapidement. La pluie tombe maintenant fine et serrée. L'air s'est rafraîchi et la toile plastifiée me colle au corps. Je retrouve la route sans encombre mais au bout d'une dizaine de minutes toujours ni sac, ni vêtements. Je passe un premier virage, puis un second. Je longe un verger. Il est vrai que nous sommes rentrés au pas de course avec Sandra et que nous n'avons guère fait attention au paysage.

Enfin ça y est, voilà ce que je cherche. Les vêtements gisent maintenant dans l'herbe détrempée. Le sac, lui, s'est, au contact de l'eau, avachi et il a versé sur le côté. Je ne distingue plus précisément quoique ce soit à part les chaussures. Je m'approche et fouille le sac à la recherche de papiers, d'une adresse quelconque. Rien, à part les vêtements déjà répertoriés. Je les soulève, accroupi au-dessus d'eux. Ils n'ont même pas d'étiquette. Ma mère aussi avait la manie de découper tout ce qui donnait nom, taille et matière ou conseils de lavage. Elle n'avait pas tort. Moi je ressens souvent des picotements au cou car depuis que j'ai trouvé un luxueux chandail en cachemire, je ne touche plus jamais à ces fameuses étiquettes. Je me déplace vers le bleu de travail. Je fouille dans les poches. Là non plus, rien. J'ai seulement la satisfaction de constater qu'il s'agit d'un modèle masculin. Les jambes de pantalon sont assez longues pour que je puisse le porter. Je me redresse déçu. Ma belle histoire se dissout sous la pluie. Je décide de tout remettre dans le sac et de le ramener à la maison. Encombré de ces affaires dégoulinantes d'eau et maculées de terre maintenant, me voilà reparti.

En arrivant, j'accroche le sac par la poignée à la ferrure du volet pour qu'ouvert il s'égoutte tranquillement à l'abri de l'auvent. Sous cet angle, je découvre à l'intérieur une poche plate à fermeture éclair. Enfin quelque chose d'intéressant ! J'en sors un petit carnet humide qui a heureusement échappé au gros de la pluie.

Je reconnais immédiatement le style. J'en possédais un semblable, il y a des années alors que je faisais mes études à Tours. C'était la grande mode alors. Nous n'étions pas encore submergés, comme c'est le cas à Toronto, par la multitude de produits *made in China*. Une couverture de carton rigide noire aux coins vermillon. Ligné de rouge le papier très fin laisse transparent l'écriture des pages précédentes. J'en avais toujours un dans mon sac à dos. D'un côté, je notais les numéros de téléphone et adresses des gens que je rencontrais, surtout ceux des filles et de l'autre, les mots nouveaux étant bien décidé à enrichir mon vocabulaire. Je me souviens d'avoir ramener ces carnets dans ma malle cargo, mais vingt ans plus tard, je n'ai plus aucune idée où ils se trouvent. Ayant repris ma place dans le fauteuil, je feuillette le carnet. Incroyable ! Du vrai chinois, c'est le cas de le dire ! Les caractères sont alignés les uns en dessous des autres. Au hasard des pages, je reconnais des noms, des chiffres et même des adresses électroniques, points d'ancrage, îlots de compréhension au milieu de ces colonnes de mystère. La porte s'ouvre bruyamment. Sandra entre chargée de sacs d'épicerie.

— Je meurs de faim, qu'est-ce que tu nous as préparé de bon ?

Évidemment, j'ai complètement oublié le déjeuner.

— Écoute ça, Sandra, dans le sac j'ai trouvé un carnet écrit en chinois.

— Quel sac ?

— Mais tu sais bien, celui qu'on a vu dans le fossé. J'y suis retourné et je l'ai ramené. Regarde ce carnet. Il y a des mots et des adresses en français et puis tout le reste est en chinois — Pourquoi es-tu aller chercher ça ? Ça ne nous regarde pas cette histoire !

Sandra dépose ses sacs et jette un œil agacé sur les pages du carnet que je lui mets sous le nez. Je ferme ma trouvaille et sentant un début d'exaspération que je reconnais immédiatement — Sandra a faim —, je me dépêche à nous faire à manger.

Un peu plus tard dans la journée, la pluie ayant enfin cessé, j'étends les affaires du sac pour qu'elles sèchent sur la corde à linge du jardin. Sandra qui me regarde faire amusée, me lance :

— Dis donc si tu t'occupais aussi bien de tes vêtements ! Et

qu'est-ce que vas-tu faire de tout ça ?

— Ben, je n'y ai pas pensé

— Apporte-le à l'épicerie, ils sauront sûrement Sandra a raison. L'épicerie du village, dernier commerce à fonctionner encore, sert tout à la fois de dépôt de pain, tabac-journaux et lieu de rencontre des habitants du coin.

Le lendemain matin à l'épicerie, je suis reçu fraîchement par la commerçante. Accompagnée de son fameux haussement d'épaules, elle me rétorque :

— Mais qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse moi ! Portez-le donc au commissariat à Santenay

Je repars piteux, mon sac au bout des doigts. L'après-midi, je décide de me rendre à ce fameux commissariat. Arriverais-je enfin à me débarrasser de ce sac ?

Je pars à travers les vignes. Sandra, assoupie au soleil dans le jardin refuse de m'accompagner et d'avoir affaire à la bureaucratie française. Pas vraiment une bonne idée de se balader à cette heure de la journée, il fait encore trop chaud. Tout le monde doit faire la sieste. Les vignes sont désertes. Mais j'aime ça, cette sensation de seul au monde. Quelques buses dans le ciel m'accompagnent de loin. Je pense à ce qui m'attend au retour au travail dans seulement six jours maintenant. Je me souviens d'une entre-voie à la télé où un psychiatre disait prescrire à ses patients des marches d'au moins deux heures par jour. Cela raccourcissait considérablement la durée de leur thérapie et parfois évitait l'usage de médicaments. Ça m'avait fait sourire à l'époque. Le chemin caillouteux descend plus abrupt par là. Je distingue les toits de Santenay. Ça n'a pas l'air si loin, mais je me demande combien de kilomètres ça fait en tout. Mes pensées divaguent sans rime ni raison et je me surprends à siffloter doucement. Ah les vacances !

J'arrive enfin au village par le bas. Je débouche dans une ruelle silencieuse. Puis je remonte une rue et me retrouve finalement en plein centre. La place avec son immanquable café, sa mairie et quelques magasins. Le commissariat situé sur le côté de la mairie est ouvert. L'agent de police derrière son bureau enregistré ma déclaration avec un sourire en coin, blasé :

— Vous savez la plupart du temps, les gens ne viennent ni déclarer le vol, ni réclamer leurs objets perdus. Surtout des vêtements, vous pensez...

En ressortant sur la place, la terrasse du café *Le Central* m'apparaît invitante. Je m'y installe pour déguster une pression bien fraîche. Il est bientôt quatre heures et Santenay commence à s'animer. Quelques mobylettes s'arrêtent devant le buraliste, la pharmacie a levé son rideau de fer, et la terrasse se remplit. Je regarde la scène en parfait touriste.

Je vois entrer dans la boulangerie juste en face une jeune femme menue et brune. Elle en ressort quelques minutes plus tard avec dans les bras d'énormes flûtes. Je sursaute. Une jeune asiatique ! Je me lève, laisse de l'argent sur la table et part dans sa direction. Mais des voitures m'empêchent de traverser la place immédiatement. Je l'aperçois qui tourne dans une rue, le pas vif. Je me dépêche. Elle se retourne et m'aperçoit. Je lui fais un signe de la main, mais soudain pressée, elle hâte le pas. Je me mets à courir. Mes chaussures de marche résonnent sur le goudron. En quelques minutes, nous sommes sortis du village et elle n'est plus qu'à quelques mètres de moi. Subitement, elle tourne à gauche et pénètre dans une vaste cour de ferme. Le portail est grand ouvert. Je la suis, mais le face à face avec un affreux molosse gueularde coupe mon élan. Je m'arrête net. En même temps, un homme rougeaud et trapu sort d'un hangar situé à droite de la maison, grande bâtisse de pierres typique de la région.

— C'est pourquoi ?

Avec mon fouu accent anglais, je bredouille :

— Euh... J'ai vu une jeune femme entrer ici et je crois que j'ai euh, j'ai quelque chose à elle

— Une jeune femme ?

— Oui, une personne d'origine asiatique

— Yi Lin ?

— Oui, enfin je ne connais pas son nom...

L'homme me regarde de la tête aux pieds pendant notre conversation en faisant taire le chien. Il rentre dans la maison me laissant seul avec le Médor qui, je réalise est en fait attaché. Il ressort peu après avec la fameuse jeune fille que j'ai poursuivie. Toute jeune, elle se tient en retrait près de l'homme qui me désigne de la tête. Alors j'explique le commissariat, ma découverte du sac, l'épicerie. Tout est un peu confus dans ma précipitation. Jusqu'à ce que, soudain, Yi Lin m'offre le plus beau des sourires.

\*\*\*

— Alors tu vois, elle fait ses études à Paris et y a rencontré un des fils Chabrier. Il l'a invitée à venir passer quelques semaines de vacances chez ses parents. En arrivant, elle s'est arrêtée à Nolay pour faire des courses et elle a laissé son sac sur la banquette arrière de sa voiture de location. Bien sûr, une heure plus tard quand elle est revenue, la portière avait été forcée et plus de bagages. Elle a fait sa déclaration sur place, là-bas. Elle m'a parlé d'une veste de cuir et aussi d'un appareil photo

— En tout cas, c'est le meilleur Hauts Côtes de Beaune que j'aie bu depuis notre séjour ici. On ira en chercher quelques bouteilles maintenant que tu connais le vigneron.



## NOUVELLES

## Lélia Young

## Conversation à bâtons rompus

L'étoile brille. Jaune comme le carré de ma souffrance. L'étoile brille non loin de la croix. Un mal-être m'obsède. J'aurais voulu que l'on m'épargne d'exister. Les mots lancinants d'un poète, dont le nom m'échappe, me reviennent à l'esprit, il disait : « Tant que l'injustice domine ce monde, je ne suis rien. » Je me sens si proche de ce sentiment d'impuissance en ce 21<sup>e</sup> siècle qui se joue de notre lucidité et qui me fait frémir devant la beauté, l'innocence et le courage. C'est justement, à cause de cela, que ma vie me donne l'impression d'avoir le son mat d'une noix qui tombe de sa branche sur un plancher de bois.

J'étais avec Marianne sur la 401 et je faisais de mon mieux pour semer la morosité à mes trousses. Tout comme moi, mon amie désire fuir la ville, pour se rapprocher de la nature et s'éloigner des trivialités du quotidien. Mais, elle n'en a pas les moyens. Elle aurait voulu vivre sur l'île Manitoulin entourée d'eau et de nature. La pollution, qu'elle appelle la boue beige, envahit la sérénité du ciel d'août et forme une bande terne que les rayons éclairent étrangement. Au crépuscule, cette turpitude s'empare de son humeur. « Ne sois pas négative ! » lui dis-je bêtement essayant d'éveiller en elle un sourire. « Et si le bébé naît difforme », me répondit-elle. Elle voulait un enfant. « Tu as raison, repris-je, mais avec des si l'on peut mettre bien des choses en bouteilles ; regarde l'autre côté de la réalité, nous vivons à une époque incroyable. Il y a tant de potentiel ! » ajoutai-je d'un ton desserré essayant de nous redonner du poil de la bête. « Ouï, je sais » conclua-t-elle, « il y a toujours le progrès. »

Nous revenions d'une belle journée à Waterloo, à l'ouest de Toronto. Pendant notre conversation, le passé se déroulait comme un film fragmenté devant mes yeux. Je me rappelais nos efforts d'activistes et les dangers qu'ils impliquaient. Comprendre et aider les autres dans la dèche avait rempli notre horizon, nous étions alors résolus ! Ensuite, à ma grande déconvenue, je vis certains bénéficiaires rejoindre le rang de l'idéologie dominante, s'insensibiliser, s'enrober de prestige et marquer le ciel d'un coup de gouache violacée. Le visage affaissé, je les regardais abandonner leur propre passé comme si ç'avait été celui d'un personnage. C'était le deuil !

Certaines personnes ont peur et s'abritent derrière le fou qui braille pour elles. Ça les rassure ! La folie de manière inespérée donne parfois un sens à la vie. D'autres arrivent à défendre une image derrière laquelle, inlassablement, le vide grandit et d'autres encore, les rêveurs, poursuivent dans la marge des étoiles filantes.

Marianne, se remit à parler me tirant brusquement de mes pensées. Elle se mit à me raconter l'histoire qui occupait l'esprit des Torontois depuis vendredi. À ma grande surprise, elle me lança un « Comment tu n'as pas lu le journal du week-end ? » Elle me regardait tel un virus éternué. « Non ! Le sabbat, je me repose ! » rétorquai-je, le regard taquin sans savoir ce qui m'attendait. « Menfin, tu devrais le savoir, un docteur, une psychothérapeute, a tué son bébé ! ». Tout d'un coup, je me rappelai l'intonation des femmes qui, vendredi dernier, parlaient de ce drame dans le couloir de la clinique où je me trouvais. J'étais dans ma petite cabine en train d'enfiler une blouse pour passer des examens. Je ne pouvais pas voir leurs visages, mais j'entendais leur consternation. Elles parlaient avec effroi d'une meurtrière, d'une infanticide. Une haine féroce était exprimée envers cette mère qui semblait avoir survécu au drame. Je ne saisissais pas trop. Tout cela me revenait alors que j'accélérai sur l'autoroute, Marianne continuait : « Elle avait tout pour elle, elle avait réussi, elle était belle. Elle a garé sa Mercedes devant le métro, elle a pris son enfant de 6 mois endormi dans ses bras et elle s'est engouffrée dans la bouche béante du souterrain. Une fois sur le quai de la station St-Clair, elle s'est jetée avec le petit devant le train qui entrait en gare ! On dit qu'elle souffrait d'une dépression post-partum. C'est trop facile ! Je pense que c'est

un symbole de l'échec de notre civilisation ! » Je ne savais pas quoi dire, j'étais horrifiée à l'idée de ces deux corps broyés et par la détermination de cette mère. Ce courage destructeur, d'où pouvait-il venir ? Et l'instinct de préservation ? Marianne avait peut-être raison, cette tragédie pouvait très bien représenter l'échec de notre société à comprendre les besoins de la femme ; un échec qui porte étrangement le nom de succès social. « Elle était riche, elle-même fille de docteurs, le mur est tombé et il n'y avait rien derrière ... Le vide... » répéta Marianne. Je savais que le sort des femmes n'était pas facile, même dans nos sociétés dites civilisées. Peu importe ses qualifications, la femme a généralement des difficultés à acquérir son indépendance, à se faire entendre. L'homme, qui ne passe pas par les mêmes ajustements physiologiques qu'elle, acquiert la sécurité professionnelle bien plus vite. Les femmes qui, par mérite, chance ou séduction, peuvent atteindre les lanternes du pouvoir, arrivent à douter des qualifications et des compétences de leurs semblables sujettes à la hiérarchie d'un système encore fortement patriarcal. Sans s'en apercevoir, ces femmes accomplies continuent à alimenter l'injustice à force d'insécurité refoulée, l'esprit déformé par les stéréotypes. Notre monde en se transformant passe hélas par des étapes de confusion. Marianne continuait à déplorer l'état des choses : « Il n'y a plus d'émotions tu sais ! Nous sommes devenus des objets utilitaires à jeter quand ils ne répondent plus à l'offre et à la demande. » Je restais silencieuse, pendant de longues minutes, imaginant le désarroi de cette doctoresse prisonnière de son incommunicabilité. J'étais sur la voie du milieu, les automobiles allaient vite. Il est difficile de faire preuve de discernement lorsque l'on se déplace à des vitesses folles. Il me semblait qu'une voiture au loin, devant nous, était arrêtée, mais Marianne commençait déjà à parler d'avions. « Regarde ce bel avion ! » me dit-elle. Sa réflexion me surprenait car ces engins sont de grands pollueurs. « Je ne leur trouve rien de beau ! » répondis-je alors que l'épaisse mécanique avançait

au-dessus de nos têtes. Par association, Marianne se mit à penser au fabuleux Concorde qui s'écrasa en France après son décollage. Son humeur était défaillante. Une insatisfaction profonde émergeait de sa voix : « Nos réussites s'accroissent à force de négligence ! » me dit-elle. « La pollution, la vie robotisée par l'informatique, l'allure à laquelle les choses changent, enfin tout ce qui constitue notre monde nie nos besoins élémentaires. Qu'avons-nous fait avec nos connaissances ? Les guerres sévissent de plus en plus et nous sommes devenus des unités budgétaires. » Prise par un instinct de préservation, je répondis en ponctuant ma voix d'énergie : « Nous avons du pain sur la planche Marianne, il n'y a pas de quoi s'ennuyer, il va nous falloir retrousser nos manches ! Regarde devant toi, il y a quelque chose qui cloche ! »

Je me rapprochais de la voiture aux feux d'arrêt rouges, ce n'était pas une illusion, elle était bien arrêtée. Je n'allais pas trop vite, mais je craignais de freiner et de me faire emboutir par le véhicule derrière nous. C'était une Volvo. Elle ne semblait s'apercevoir de rien et continuait dans son accélération. La BMW à ma droite ne me permettait pas de changer de voie. Je n'avais pas le temps de communiquer ma pensée à Marianne. Si nous ne voulions pas finir en sandwich, il me fallait à tout prix changer de file et me placer devant la BMW. Je mis mon clignoteur en accélérant pour augmenter la distance qui me séparait de la voiture. De justesse, je réussis à me faufiler devant elle. La Volvo et les voitures derrière nous, dans la voie du milieu, ne purent éviter le pire. Le carambolage, les images des tôles déformées et des passagers désemparés étaient effrayants. Marianne me regardait, elle cherchait un espoir en moi et j'en cherchais un en elle. On ne peut rien faire contre la mort. Certains pensent qu'on peut l'apprivoiser, mais je n'y crois pas trop ! J'aime la regarder en face. Aujourd'hui, elle n'a pas osé. Le présent est déjà la réalité fossilisée de demain. La main posée sur mon épaule, Marianne voulait peut-être me détacher de la pierre.

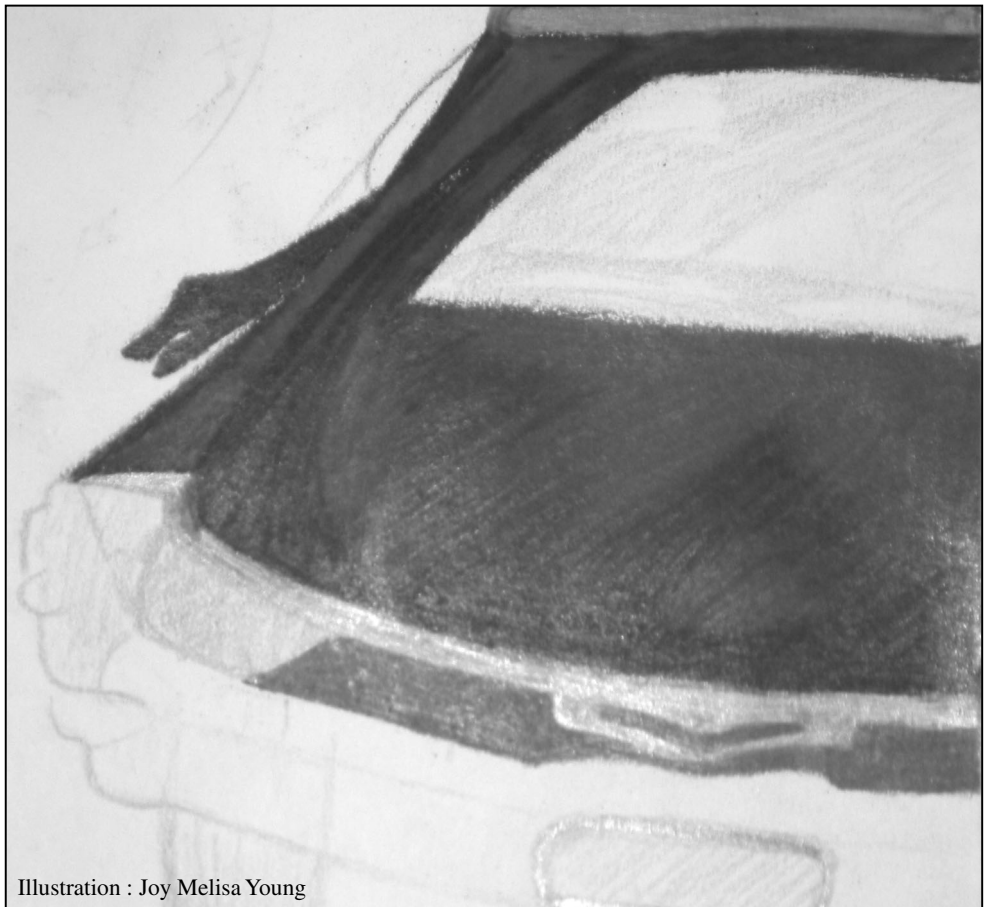


Illustration : Joy Melisa Young

## NOUVELLES

## Daniel Marchildon



Daniel Marchildon compte à son actif une quinzaine de publications, dont quatre romans pour jeunes et deux romans pour grand public. Il est aussi auteur de scénarios pour la télévision et a également publié des textes pour l'alphabétisation et des écrits historiques. Il habite Lafontaine, à 160 km au nord de Toronto.

## Une aventure d'un soir

On s'est rencontrés un soir, chez mon amie, Jacynthe. C'est elle qui t'a présenté à moi, comme une offrande, avec un regard entendu. Peut-être savait-elle déjà où cette rencontre devait forcément mener. Par son expression, j'ai com-

pris que, si elle avait cru bon de nous présenter, c'était en connaissance de cause, après avoir déjà passé une nuit, peut-être même plus d'une, en ton agréable compagnie. Ce constat m'a gênée, au point où j'ai détourné le regard pour embrasser la salle. À l'autre bout de la grande pièce, Alain, le mari de Jacynthe, jasait avec d'autres invités. Il ne se doutait probablement de rien, ou peut-être même savait-il tout et s'en fichait-il éperdument.

J'ai hésité devant ce premier contact, je ne sais pas pourquoi. Peut-être quand on arrive au début de la quarantaine en portant les cicatrices des brûlures infligées par le brasier de moult relations, on perd l'aisance, en fait le courage, d'en entamer d'autres. En te touchant, j'ai tout de suite senti une chaleur, une légère brûlure. J'avoue que ton allure physique ne m'avait guère impressionnée. Mais, il est bien vrai qu'il ne faut pas juger de l'arbre par l'écorce.

Tout au cours de la soirée, on a beaucoup parlé de toi, de ton succès, de l'admiration sans bornes que le public te vouait. Nous sommes partis un peu tôt. Destination : mon appartement. Chez moi, j'ai préparé une tisane que j'ai bue assise dans le salon à te dévisager, en silence. Finalement, d'un commun accord, nous nous sommes rendus à la chambre à coucher. Pendant un long moment je t'ai contemplé reposant au milieu de mon grand lit qui, tout à coup, t'a fait paraître si petit.

Je suis allée à la salle de bains et, en exé-

cutant mon train-train habituel, je me suis rendue compte que mes mains tremblaient légèrement, qu'un sentiment d'anticipation attisait mon désir, que je ne pensais plus qu'à toi qui m'attendais patiemment sur le lit. Cela faisait si longtemps que je n'avais éprouvé une telle fougue, que je me suis mis à appréhender le pire. Le matin venu, comment me sentirais-je? Exaltée ou brûlée encore une fois?

Juste avant de quitter la salle de bains, le doute s'est emparé de moi. Est-ce que je m'attendais à trop de ta part? Serais-tu capable de combler mon besoin d'ivresse, de folie même? Mon désir m'avait-il monté un château d'attentes irréalistes, irréalisables? Pourtant je sentais que cette rencontre, cette liaison que je me préparais à entamer recelait un potentiel énorme.

Ainsi, malgré moi, je t'ai de nouveau approché d'un pas hésitant, trahissant une certaine pudeur. Me débarrassant d'abord de ma brassière et ensuite de ma culotte, je me suis glissée dans le grand lit avec toi. Après une hésitation d'encore une seconde, mes doigts ont longé ton dos lisse et jeune. Me rapprochant de toi, j'ai commencé à te flatter. Mes yeux t'ont dévoré, lisant dans chacun de tes signes, une volupté, une douce sensualité que ma cervelle décortiquait à peine avant qu'elle ne gagne tout mon corps.

Je t'ai tâté, effleuré, palpé. Après un premier long spasme de plaisir, je t'ai empoigné de nouveau et le doux manège a repris. J'ai perdu conscience du temps, de moi-même. À un moment donné j'ai eu l'impression de gémir à haute voix, plus tard à l'intérieur seulement. Toute la nuit, je t'ai caressé, en humant le parfum délectable de ta jeunesse.

Au bout d'un certain temps, j'ai constaté que ce plaisir, mêlé à l'effroi de ne plus me sentir tout à fait maîtresse de la situation, allait continuer encore longtemps, sans doute jusqu'à ce que nous eussions fini de nous consommer mutuellement. D'habitude, je ne m'abandonne pas si facilement. Cependant, en te sentant te livrer si pleinement à moi, ma propre résistance s'est écroulée...

Il faisait jour quand ton corps s'est dérobé à l'étreinte de mes mains pour la dernière fois. Heureusement que nous étions dimanche, car je n'aurais pas eu la force de me lever pour aller au travail. Je me sentais assouvie, à la fois vidée et comblée. J'ai contemplé ta forme allongée à côté de moi. Bien que tu n'eusses pas changé d'aspect, tu ne me paraissais plus si petit car, maintenant que je te connaissais intimement, je te savais source d'immenses merveilles et de plaisir sans limites.

J'ai poussé un long bâillement en éteignant la lampe de chevet qui avait éclairé nos ébats la nuit durant. En fermant les yeux, j'ai eu une pensée pour quelques-unes de mes copines, certaines seules, d'autres en couple, avec qui j'avais le goût de te partager. Elles seraient tout aussi séduites que moi.

Plus tard, je téléphonerai à Jacynthe pour la remercier de t'avoir mis sur ma route. Un roman extraordinaire comme toi, avec lequel on passe une longue nuit, torride, pleine de passion, on ne le rencontre qu'une ou deux fois dans la vie. Demain, j'irai m'acheter mon propre exemplaire de toi, car je sais qu'un soir, dans quelques années, nous passerons encore sans doute une, ou quelques nuits ensemble. Te relire ne sera sans doute pas aussi enivrant que la première fois, mais j'y prendrai tout de même du plaisir. Et cela me rappellera de tendres souvenirs de cette aventure d'un soir.



Illustration : Claude Stren

## NOUVELLES

## Paul Laurendeau



Né en 1958, Paul Laurendeau est professeur de linguistique au Département d'Études françaises de l'Université York (campus de Keele) depuis 1988. Docteur ès Lettres de l'Université Denis Diderot (Paris VII), il est un des collaborateurs-fondateurs du site de pastiche littéraire DIALOGUS, où des correspondants de tous les pays francophones entrent en interaction épistolaire avec les grandes personnalités du passé.

Fragment d'un échange cordial entre deux aspirants fétiches injustement méconnus

(Début du fragment disponible)

- Le candidat suivant s'il vous plaît. Monsieur, approchez.

- Glenn Glenville. Je suis du Canada.

- Enchantée, Je suis Jeanneken-Pis\*, de Bruxelles.

- Je suis de Toronto.

- Je vois ça ici, oui. Un coin de rue bien obscur, pour le coup. Intersection Glenville et Bay. D'où votre nom, probablement.

- C'est ça. En fait, on m'appelle plutôt le Petit Glenn\*\*.

- C'est très joli. C'est pas mal du tout.

- Mais, je vous remercie.

- Votre taux de densité symbolique est bien bas par contre.

- Ah là là. Ne m'en parlez pas...

- Et... vous aspirez à devenir?

- Oh, disons... la toute première attraction touristique canadienne.

- Rien de moins...

- Rien de moins.

- C'est... c'est un programme ça.

- C'est bien pour ça que je viens prendre vos conseils.

- Je vois. Je vois. Mais dites-moi, les chutes du Niagara ne risquent-elles pas d'être contrariées par ce qu'il faut bien appeler ici de votre part de la grande ambition fétiche?

- Non, non. Ne vous inquiétez pas pour les chutes. Ce sont de vieilles amies. Et elles tiennent une portion si vaste de l'Amérique. Même en prenant le Canada, je ne les menace en rien. Elles sont purement et simplement sans égal.

- Je sais, elles sont vraiment bien. De la grande classe.

- Et pas prétentieuses pour deux sous, vous savez. Très nature, très débouillonnées. Elles m'encouragent beaucoup d'ailleurs.

- C'est bien. C'est très bien une telle collégialité. C'est beau. C'est rare.

- Vous comprenez, je suis le Petit Glenn, pas le petit Rastignac.

- Je comprends parfaitement. Le petit Rastignac... vous êtes marrant.

- Dites Mademoiselle... euh...

- Jeanneken-Pis.

- Oui. Je... je voudrais vous poser une question, mais je ne voudrais pas vous vexer.

- Ne vous en faites donc pas. Je la devine votre question, allez...

- Vraiment ?

- Vraiment. Je peux la formuler pour vous. Vous voudriez savoir s'il n'aurait pas été possible de rencontrer Manneken-Pis plutôt que moi.

- Euh... bien oui. C'est bel et bien ma question. Inévitablement, vu ma nature et mes dimensions, Manneken-Pis, avec ses soixante centimètres de haut et sa gloire planétaire, est un peu une manière de modèle pour moi. Et, en effet, j'aurais bien voulu pouvoir discuter de tout ça avec lui. Vous êtes très perspicace.

- Et la réponse est simplement que votre taux de densité symbolique est bien trop bas pour une rencontre de conséquence, mon cher. Manneken est débordé ces temps-ci. Avec tous les vastes pays de ce petit monde qui sont de plus en plus pénétrés par un treillis compact

et unifié de circuits touristiques. Mon incontournable vis-à-vis masculin de la rue de l'Étuve est inexorablement englouti sous des candidatures fétiches de plus en plus complexes à étudier.

- Je comprends.

- Pour aggraver le tableau, on parle même de lui faire traiter autre chose encore, en plus de ses cas habituels de fétiches anthropomorphes. Je vous dis ça, c'est entre nous, n'est-ce pas...

- Moi, je suis discret comme un gisant, parole de statue.

- Eh bien, figurez-vous donc que la Tour Eiffel et le Taj Mahal, qui couvrent à eux seuls tous les dossiers des fétiches architecturaux pour l'Occident et l'Orient, sont littéralement submergés.

- Ils sont très forts ces deux là.

- Oui, bien sûr, mais ils sont aussi au bout de leur rouleau. Si bien qu'on parle de filer une partie de leur pensum à Manneken.

- Quoi? Mais le Manneken-Pis n'a aucune compétence pour embrasser le fétichisme architectural. Ce n'est qu'un petit Brabançon de bronze verdâtre qui se tient les parties d'un air hagar.

- Alors là, à qui le dites-vous! D'ailleurs ils s'en sont vite aperçus. Mais Eiffel et Taj insistent plus que pesamment. Ils disent que si ça continue comme ça, ils vont tout simplement s'effondrer.

- Ah, c'en est donc là.

- Bien sûr. On est au bord d'une fracassante capitulation, vous savez. On parle donc de filer à Manneken les dossiers des fétiches zoomorphes.

- C'est vrai que leur statut architectural n'est pas évident. Mais je croyais que c'était le Sphinx qui s'en chargeait.

- Oui, mais exclusivement pour l'Afrique et le monde méditerranéen. Une importante portion de l'Eurasie n'est pas couverte par Sphinx.

- Ah bon! On pense donc passer ça à Manneken. Je n'étais pas du tout au courant.

- Oui mais là, le Manneken, il n'est pas sorti de l'auberge. C'est moi qui vous le dis.

- Ah bon?

- Ah, pour sûr. Écoutez, pour tâter le terrain, ils lui ont fait rencontrer le lion pékinois. Vous savez ce fauve à crinière qui tourne la tête de profil...

- ... et pose sa patte sur une sphère, en rugissant. Oui, oui, je le vois parfaitement.

- n Le pauvre Manneken, qui est un fétiche idiosyncrasique comme vous et moi, n'était pas fichu de se rentrer dans le crâne que le lion pékinois existe en série.

- Qui ? Non, vous plaisantez.

- Je vous le jure. Ce petit sot de Manneken lui demandait à tous bouts de champs son emplacement exact. L'autre était bien trop poli pour se payer sa tête. Mais il était bien embarrassé aussi, et il tirait une sacrée gueule. Oh, là là, c'était d'un gênant.

- Oh dur !

- Très dur. Alors Manneken, emmerdé au possible par l'apprentissage de ses nouvelles tâches, a tout simplement décidé de se délester de tous ses candidats à basse densité symbolique sur moi.

- Je vois. Le coup classique de la secrétaire putative.

- Exactement ! Comme vous dites. Manneken-Pis, un mec un vrai, quoi... D'où notre rencontre.

- Je comprends.

- Je comprends, je comprends. Il dit toujours "je comprends" ce Petit Glenn du Canada, là. Eh bien pour le coup, je vous trouve bien compréhensif.

- Vous trouvez, vraiment ?

- Alors là, oui. J'ai eu la sirène de Copenhague l'autre jour. Elle est en réévaluation en ce moment. Elle se démythifie à vue d'œil, la pauvre. Eh bien, elle était fameusement vexée d'être réévaluée par moi.

- Ah bon ? Mais pourquoi donc ?

- Parce que je suis à basse densité symbolique moi aussi, vous comprenez. La pauvre femme-poisson pensive sur son rocher se serait peut-être cru excessivement zoomorphisée par le Manneken actuel, mais avec moi, elle se sentait complètement déçotée. Et je peux vous assurer qu'elle n'avait pas votre patience.

- Eh bien! Les temps sont durs pour tout le monde, dites donc...

- Eh comment! Dites voir un peu, c'est peut-être le gros obélisque laid et disproportionné que vous tirez comme ça qui vous a rendu si patient.

- Peut-être bien, oui, en effet.

- Parlez-moi donc un peu de vous.

- Eh bien je suis un enfant, bilingue naturellement...

- Naturellement, comme moi...

- Je suis en fait un enfant ouvrier.

- Oui, oui, ça se voit très bien à votre accoutrement. Très réussi, à propos, la godasse détachée, là. Très touchant.

- Merci bien. Et je tire donc, dans une voiturette à quatre roues, un obélisque de granit de plusieurs mètres de haut sur lequel est gravée la devise de la Sûreté Municipale de Toronto.

- Ah, quelle horreur! Là là là là lère. Eh ben, je peux vous dire qu'insuffler de la densité symbolique à tout ça, ça ne sera pas mince.

- Vous... vous croyez mon cas désespéré ?

- Votre cas me fait penser au mien, mon pauvre ami. À ce sujet, vous me semblez si sage et raisonnable que je meurs d'envie de vous poser une question un petit peu délicate à mon sujet.

- Je vous écoute.

- Vous ne trouvez pas ma pose provocatrice ou indécente. Il paraît que ça me nuit.

- Ah non, pas du tout! Je vous trouve très réussie. Vous êtes une petite fille de bronze qui urine l'eau claire de la fontaine. Il n'y a donc pas à tergiverser sur la pose.

- Je vous trouve parfaitement adéquate. Et la fontaine elle-même est très belle aussi.

- Vous êtes vraiment sympa, vous alors. Ça me rassure vachement que vous me disiez ça, vous savez. Venant d'un type comme vous, ça veut dire beaucoup.

- Non, non, vous êtes très bien, Jeanneken-Pis. Très moderne. Vous n'avez pas de souci à vous faire.

- Oh dites, j'ai encore une sacrée côte à remonter pour dépasser cet hurluberlu de Manneken, quand même.

- Sa couverture touristique est très efficace, il bénéficie d'un joli emplacement, et sa légende est marrante. Mais vous, vous disposez d'un atout qui vous favorise à terme.

- Ah bon ? Lequel ?

- Vous avez un enchantement.

- Vous êtes au courant de mon enchantement ?

- Bien sûr. Il a déjà franchi les frontières. Il débute en douceur avec le nom de votre localisation à Bruxelles: l'Impasse de la Fidélité. C'est très profond ça, très subtil déjà.

- Oui, oui, tout à fait. Ça me touche que vous l'avez remarqué. C'est pas tout le monde qui... Mais poursuivez...

- Eh bien, si je ne me trompe pas, en jetant une piécette dans votre fontaine, Jeanneken-Pis, et en interpellant sur le coup ce qui arrive à ce moment précis, nous découvrons des informations sur notre propre fidélité en amour.

- C'est exact. C'est parfaitement exact.

- Cet enchantement est très intéressant. Et il est tout à fait en harmonie avec la sensibilité contemporaine.

- Vous croyez ?

- Mazette! Vous imaginez le nombre de touristes qui trimbalent leurs combines turlupinantes de vaudeville extramarital à désenchevêtrer, de nos jours? C'est une manne mirifique, ça! Et vous, vous tenez la problématique de la fidélité, forclose dans le mystère secret de l'enchantement de votre fontaine. Il y a là un potentiel formidable.

- En effet, en effet, vu sous cet angle...

- Dénudé d'un tel halo magique - mais d'une magie toute moderne, tout urbaine - le pauvre Manneken fait figure de vieux totem foutu en perte accélérée de pittoresque. Ils vont bien s'en rendre compte un jour ou l'autre. L'avenir est à vous, Jeanneken-Pis.

- Vous... vous êtes incroyable vous alors. Vous venez me demander conseil et finalement c'est vous qui me requinquez.

- Je dis simplement ce que je pense.

- Vous êtes vraiment gentil et sensible. J'aime beaucoup votre ton très "homme nouveau". C'est particulièrement rafraîchissant. C'est là certainement un de vos atouts. J'aime aussi votre optimisme.

- Dans ma position, il en faut... Je suis fait de bronze moi aussi, comme vous. Je n'ai donc pas le choix. Il me faut garder la pose, la gueule inaltérablement crispée par un effort mythique qui, en fait, n'est pas très en harmonie avec mon caractère réel. Alors autant prendre tout ça du bon côté. Vous ne croyez pas?

- Absolument. Je veux bien vous aider dans votre quête, Petit Glenn.

- Vous avez une idée ?

- Oui, je crois en fait qu'il faut agir graduellement, subrepticement. Miser d'abord sur le subconscient collectif à l'échelle locale.

- Bon, attendez. Ils pourraient peut-être... enfiler un gros condom rose sur mon obélisque. Ça ferait grand enjeu fédérateur à autopromotion subreptice, ça, non?

- Pas bête, pas bête, mais... un peu trop tonitruant quand même.

- Que dois-je faire alors? Guidez-moi, Jeanneken. C'est vous la spécialiste. Je vous avoue que je suis très impressionné par votre expertise.

- Eh bien voici...

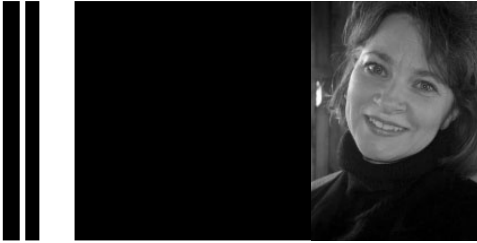
(Fin du fragment disponible)

\* Jeanneken-Pis est la statue grandeur nature d'une petite fille en train d'uriner. Pendant féminin du célèbre Manneken-Pis, elle est située au fond de l'impasse de la Fidélité à Bruxelles, Belgique. Elle a été érigée en 1984.

\*\* Le petit Glenn est la statue grandeur nature d'un enfant tirant une voiturette contenant un gros obélisque. Il est situé devant l'immeuble de la Sûreté Municipale à Toronto, Canada. Il a été érigé en 1988.

## NOUVELLES

## Dyane Léger



Poète et artiste en art visuel, Dyane vit à Moncton en Acadie. Son premier recueil, *Graines de fées* inaugure les Éditions Perce-Neige en 1980 et obtient le prix France-Acadie. Quatre recueils suivront *Comme un boxeur* dans une cathédrale sera finaliste pour le prix littéraire Estuaire; sa dernière publication s'intitule *Le dragon de la dernière heure* (Éditions Perce-Neige, 1996). Dyane Léger expose régulièrement ses toiles au Canada et à l'étranger depuis 1995.

## Il avait juste une carte dans les mains l'ange

Personne n'a rien trouvé à me dire à moi qui, grâce au talent naturel de chasseur de trésors de mon fils, venais de découvrir le paquet suspect. « Il faut rester calme. Surtout ne pas dépasser la limite des convenances » me dit immédiatement la voix au fond de ma poitrine. Puis, incapable de surmonter le choc, mon cœur m'exhortait à ne pas crier. Ça pourrait faire peur au petit. Devant le monde qui se dérobaît sous mes pieds, j'entendais mon cœur insister, répéter que dans l'état où je me trouvais, j'étais incapable de voir clair. Puis il ajoutait à voix basse comme s'il se parlait à lui-même, que de toute façon, il m'était impossible de sauver cette vie de couple qui depuis longtemps n'en était plus une. Elle se noyait dans un panier d'œufs cassés et la voix du bon sens n'avait rien trouvé mieux à faire que de me supplier d'aller... tout doux, tout doux, tout doucement... - à moi qui oscillait dangereusement entre le péril dans la demeure et la sauvegarde de mes illusions, si j'arrivais à nier catégoriquement la pièce à conviction que mon fils venait de débusquer.

« Maman ? Qu'est-ce que tu as maman ? » insista l'enfant avec angoisse. « Qu'est-ce que j'ai ? » répétais-je pour gagner du temps, pour ne pas mourir là, debout, devant le petit. « Qu'est-ce que j'ai ? » répétais-je en détachant les mots, en me forçant à rester calme, en espérant ainsi retarder le raz-de-marée qui arrivait à grands pas. « Ce n'est rien. C'est simplement que... c'est... c'est toute une découverte que tu as faite-là. » Le temps de reporter mon attention sur l'enfant qui, de toute évidence, ne comprenait rien à ce qui se passait ; je me suis reprise en main momentanément et je lui ai souri. Je lui ai souri, tandis que dans mon for intérieur, toutes les fibres de mon être criaient : « Je pensais que c'était fini cette histoire. »

De son côté, l'ange aux ailes de cygnes me regardait, défiant et arrogant comme s'il n'avait rien à cacher. Rien n'ébranle la vérité qui émane du regard des innocents. Et cet ange - ce si bel ange aux yeux couleur de miel n'était-il pas l'œuvre de la vérité ? Je fulminais. Je savais qu'il était formellement interdit de questionner Dieu. Reste que je ne pouvais m'empêcher de penser que c'était la volonté de quelqu'un si cet ange était descendu du ciel, avait mis le feu aux poudres de mon

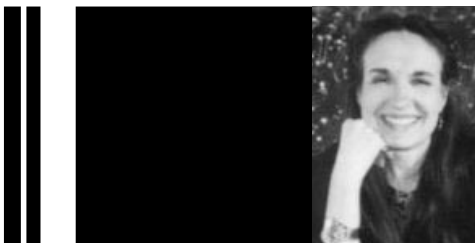
existence et du même coup déplumé, épluché et fricassé tous les corbeaux des alentours. Que grand bien lui fasse à ce pyromane qui attendait que je lui tende l'autre joue ! C'était mon pied au cul que j'aurais voulu lui sacrer ! Le sang bouillait dans mes veines et pourtant j'essayais de m'accrocher à une quelconque planche de salut. Je tentais aussi de me convaincre que n'importe où ailleurs le passage de cet ange saccageur aurait été aussi insignifiant qu'une note sortie de travers d'une flûte de pan. Sous n'importe quelle feuille de chou du jardin d'Eden, on l'aurait reconnu à sa juste valeur cet ange malveillant qui portait la carte de souhait sur laquelle figurait le prénom de la belle et le présent qui lui était destiné. N'est-il pas vrai que depuis que le monde est monde, le printemps ramène les oiseaux au nid, que la pluie glisse sur les plumes du canard, et que la neige la plus vierge qui soit sert à cacher les déchets ? Depuis que le monde est monde, les hommes et les femmes s'aiment oubliant de se le dire, tombent en désamour, et n'en pouvant plus de se mourir, recommencent ailleurs. Ailleurs. La belle étrangère. Ses yeux étincelaient d'espoir. Un soir de pleine lune. Sur le bord d'un lac. Il avait été incapable de résister à son charme. Je l'appris en lui tirant les vers du nez. Inutile de revenir sur cet incident ; c'est l'étincelle qui a mis le feu aux poudres. Du coup, je venais de comprendre

pourquoi il avait suffi d'une si petite bluette pour que tout revole en l'air.

Devant la trahison et le « Qu'est-ce que tu as maman ? Pourquoi tu pleures ? » murmuré par l'enfant, je réagis comme le vieux marionnettiste devant l'apparition de ses enfants estropiés, mutilés. Incapable d'articuler le moindre son, pensant que personne au monde ne pouvait être aussi cruel que « ça ! » ; je répétais : « Non, c'est impossible ! » Mais la réalité était plus tenace que toute promesse, plus coriace que ce qui incendiait mon ventre. Devant la secousse qu'avait causée le débarquement de cet ange dans ma vie, j'étais un lainage démaillé. Devant le regard inquisiteur de mon fils et la rage qui montait en moi, je sentis que je devais faire quelque chose sans savoir quoi. Alors, pour ne pas laisser le destin prendre plaisir un seul instant de plus à cette blessure qui me saignait à blanc, je me frottai les yeux et je me dressai toute seule sur mes fils, en chantant « ainsi font, font, font les petites marionnettes » pour divertir l'enfant. Un instant, un instant seulement, voilà le temps que ça prit pour que ma dignité de femme s'écroule.

Terrible la soupe quand elle est trop maigre, quand elle goûte trop l'eau. Encore plus terrible d'avoir à mentir à son enfant.

## Beverly Matherne



Beverly Matherne, est née en Acadie tropicale au bord du Mississippi à l'ouest de la Nouvelle-Orléans, elle a grandi dans l'ambiance de cette région. Suivre ses traditions ancestrales, écrire en français cadien et chanter sa poésie blues ont formé sa démarche décrivain. Elle est directrice du programme Master of Fine Arts (MFA) et professeure de création littéraire à la Faculté d'anglais de Northern Michigan University à Marquette, dans le Michigan.

## La vision de Madame Brignac

Mme Brignac brassait de la farine et de la graisse. Elle faisait un roux pour son gombo à l'andouille. Elle ne préparait le plat qu'une fois par mois. La saucisse coûtait trop cher pour elle. Elle pensait à son mari défunt, son crucifix d'enterrement. Comment elle préparait le gombo le dimanche en son honneur.

Le roux devenait noir comme du chocolat. Mme Brignac a entendu le bruissement de petites branches et de feuilles sur le chemin de la porte de sa cabane. Elle a posé sa cuillère dans une soucoupe et a glissé sa chaudière à la rondelle en arrière.

Elle a vu, se dirigeant vers sa porte, une jeune mère tenant son petit garçon par la main. Les



Illustration : Claude Stren

deux, pieds nus, portaient des vêtements faits de sacs de farine. Quand ils ont vu Mme Brignac par la fenêtre ouverte, ils ont tendu les mains pour supplier du pain. Mme Brignac a débarré la porte. Avant de l'ouvrir, une lumière éblouissante a rempli la chambre. Les deux quémandeurs sont apparus devant elle. La mère a souri. Les mains de son fils étaient percées.

« Qui l'a blessé ? » demanda Mme Brignac.

« Ça fait beaucoup mal ? » dit-elle au petit. Le garçon ne répondait pas. Le parfum de jasmin montait de sa blessure.

La pluie tombait sur le toit de fer blanc. Mme Brignac entendait aussi un son étrange, un rythme de calebasses. Elle a tourné son regard vers le son et a aperçu la gorge rouge d'un serpent à sonnette aux pieds de la mère. Mme Brignac a voulu l'en avertir. La mère est restée figée. Elle brillait comme des lis gingembres, comme la lune, comme le crucifix de Jean à l'aurore.

# PRIX MICHELINE SAINT-CYR 2003

## Concours de nouvelles

Prix Micheline Saint-Cyr 2003

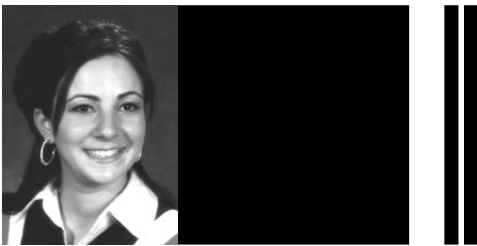
Le premier prix fut remporté par Mirella Circosta pour sa nouvelle *L'annonce du printemps* publiée dans *Virages* No 23.

## Étudiante récipiendaire du Deuxième Prix

Karine Bellavance

Université York, Études françaises, Campus de Keele

## Karine Bellavance



*Karine Bellavance a récemment complété des études universitaires de deuxième cycle en linguistique française et désire prochainement enseigner le français langue seconde. Elle maîtrise quatre langues et se passionne pour tout ce qui a trait aux différentes cultures, comme par exemple, les voyages et les arts. Elle a eu l'occasion de voyager au Mexique, en Angleterre, en Alberta et aux États-Unis. Elle a étudié à l'Université Queen's, à l'Université York et à l'Université de*

## Innocence renversée

Il fait nuit. La lune luit sur le pavé mouillé. Marco marche tranquillement le long des murs sales de la ruelle. Il n'entend que le « clic clac » de ses vieux souliers troués, héritage de son frère aîné. Il marche tranquillement; son esprit de 14 ans vagabonde. Il pense à Marie, la belle jeune fille qui travaille au supermarché. Qu'est-ce qu'il la trouve belle ! Elle a le teint d'une couleur chaude et les lèvres douces et moelleuses comme le gâteau au chocolat de madame Lavigne — la pâtissière du coin, qui souvent lui en offre une part lorsqu'il fait quelques livraisons le samedi matin. Cela fait maintenant un mois, que tous les soirs, après l'école, il court au supermarché où il espionne sa déesse basanée jusqu'à la fermeture du magasin. Parfois, il se cache tout près de la porte et lorsqu'elle en sort, leurs bras se frôlent. Dans ces moments-là, Marco se sent fondre. Il ne sent plus que le picotement qui lui parcourt le corps et le cœur. À toutes ces pensées, Marco sourit dans l'humidité de la nuit. Toutefois, aujourd'hui, quelque chose de différent s'est passé :

Alors qu'il attendait sous la pluie, la belle Marie lui adressa tout à coup la parole :

- T'aurais pas du feu ? Mes allumettes sont détrempées.

Paralysé, Marco la regarda sans dire un mot et lui fit signe que non. Elle continua :

- J'te pas déjà vu quequ'part toé ?

La bouche ouverte, Marco la fixa des pieds à la tête. Avant de courir vers la voiture qui l'attendait, elle dit :

- En tout cas, merci pareil. Pis euh, si jamais t'as envie d'tripper un d'ces quatre t'as juste à venir

au Spot. Tiens, j'te donne l'adresse. T'es un peu jeune, mais t'auras juste à dire à l'entrée qu'c'est Marie qui t'envoie.

Et voilà ! Marco marchait maintenant dans la ruelle menant au Spot. Il n'avait jamais entendu parler d'un endroit appelé le Spot auparavant. Il arriva à l'adresse indiquée en rouge à lèvres sur un morceau de paquet de cigarettes déchiré. L'endroit était sombre. Il n'y avait pas d'enseigne, mais il descendit tout de même les longues marches menant à une solide porte de fer. Arrivé à la porte, il cogna et deux hommes immenses sortirent les sourcils froncés.

« C'est Marie qui m'a envoyé » s'empressa d'affirmer Marco.

Les deux hommes reculèrent et le laissèrent entrer. Rapidement, Marco se faufila entre tous ces hommes qui bondaient la place. Marco avait le vertige, il ne pouvait croire tout ce que ses yeux percevaient. Ses parents ne lui avaient-ils pas toujours enseigné que l'amour entre homme et femme devait avant tout être spirituel ? Pourquoi tout d'un coup voyait-il tous ces hommes agresser l'intimité de ces jeunes femmes ? Pourquoi ces

hommes dégoûtants traitaient-ils ces pauvres créatures de Dieu avec autant de brutalité et d'humiliation ? Toutes ces images tournaient autour de Marco ; il ne pouvait plus sentir ses membres. Il voyait Marie, cette si jolie jeune fille de 16 ans, se trémousser nue devant tous ces vieux pervers. Saouls et intoxiqués, ils la touchaient, la sentaient, et l'imprégnaient de leur vieille langue sale qui laissera sur son cœur d'adolescente des cicatrices vives et douloureuses.

Marco n'en peut plus, il a envie de vomir. Tout autour de lui tourne trop vite. Il doit partir. Il court. Il court le plus vite possible pour échapper à l'enfer dont il ne peut supporter les atrocités. Il court vite dans cette nuit humide ; il veut s'échapper, mais il en est incapable ; les images le rattrapent à grands pas. Il n'a plus de force, il va tomber, il n'en peut plus. Il s'écroule de douleurs au corps et au cœur. Dans cette nuit humide, Marco est sorti de son enfance, il a franchi le pas qui mène à la réalité des adultes. Marco est recroquevillé par terre et il pleure. Il pleure la perte de son monde paisible et agréable. Il pleure la perte de son innocence.

## Étudiante récipiendaire du Troisième Prix

Erin Robinson

Université York, Études françaises, Campus de Keele

## Erin Robinson

### Le petit chien présomptueux

Il était une fois un petit chien qui s'appelait Harrison. Il habitait une belle forêt où tous les animaux vivaient en harmonie. Un matin, le petit chien est sorti pour sa promenade comme d'habitude. Il ne savait pas qu'aujourd'hui il apprendrait une leçon très importante. Pendant sa promenade, Harrison s'est arrêté au marché pour acheter les biscuits pour le déjeuner. Tout à coup Harrison a entendu la voix de son ami François, un petit lapin.

- Bonjour Harrison, dit François, quelle belle journée ! J'aimerais vous inviter chez moi pour le déjeuner de midi. Êtes-vous libre ?

Harrison a regardé dans la corbeille de François qui était remplie de laitue, de céleri et de carottes.

- Harrison pensait, je suis un chien et les chiens ne mangent pas de légumes ! Je déteste les légumes !

Il dit à son ami le lapin qu'il devait manger chez lui. François n'a pas insisté et les deux amis se sont dit au revoir. François a filé dans la belle campagne jusqu'à son trou et Harrison a couru sur le chemin qui l'a mené chez lui. Après avoir mangé, le chien avait eu envie de nager. En route pour la rivière, il a senti une odeur délicieuse. Il a levé son nez en l'air pour préciser exactement la source de cet arôme merveilleux. Il a couru le plus vite possible vers l'arôme qui devenait de plus en plus fort. Harrison a été surpris quand il est finalement arrivé devant la maison de François.

- François, dit-il, quelle chose merveilleuse préparez vous ? Ça sent délicieux ! Yum ! Yum !

- Harrison, ma spécialité, les biscuits de chiens. J'ai invité tous mes amis chiens à déjeuner chez moi, répond le petit lapin.

- Mais François, j'ai vu que vous aviez acheté du céleri, une botte de carottes, et de la salade.

Moi j'ai supposé que vous alliez préparer un repas dégoûtant de légumes, mais le contraire est arrivé !

- Surtout pas Harrison ! Ces légumes sont les ingrédients secrets pour mes biscuits pour chien qui sont absolument, positivement, incroyablement délicieux !

- J'aimerais me joindre à vous pour le repas. La prochaine fois, je ne présumerai pas tout savoir. Vous m'avez surpris François, et dès maintenant je vais garder les yeux ouverts sur des opportunités nouvelles. J'espère que ça va toujours donner des conséquences aussi délicieuses !



Illustration : Claude Stren



## CRITIQUES

## Lélia Young



THÉRIEN, MICHEL A. *Eaux d'Ève*, Ontario - Québec, Éd. David et Art Le Sabord, 2002, 120 p.

*Le geste lucide épouse le regard clair :  
notre quête d'Héliane.*  
Michel Thérien, *Eaux d'Ève* (114)

*Eaux d'Ève* de Michel Thérien nous plonge dans l'histoire mythique d'un retour aux sources grecque et biblique. La première partie de cet ouvrage qui s'intitule *L'œil d'Héliane* nous projette dans l'univers d'Hélios, le dieu soleil, fils du Titan Hypérion. Héliane, nous vient de cet horizon et comme les dieux anciens elle règne sur son monde. Par sa présence, le poète opère un transfert de la lumière dans le féminin. Héliane, femme omnipotente métamorphosée en déesse, hérite des Titans la force et de son humanité la sensualité et l'attrait. Toutefois, elle se rattache aussi au contexte biblique. Héliane étant étymologiquement dérivé de l'hébreu Élia, *El-Yah*, signifiant *Seigneur Dieu*. « Les eaux boivent sa lumière » (21) et la relie à Ève.

Dans cette ambiance sumatuelle, le Je du poète devient un Je mythique qui s'octroie la puissance de fendre la pierre évoquant de ce fait un des épisodes bibliques associés à Moïse lors de la traversée du désert. Le poème mis en exergue, dans la première section du recueil, évoque aussi dans l'*Odyssée* d'Homère, l'épisode où Ulysse redoutait de frapper le poète, homme qu'il considérait porter un art enseigné par les Dieux (Edith Hamilton, *La mythologie*, Éd. Marabout, 1978, p. 9). Dans cette écriture figurative, il devient évident que l'un des thèmes dominant est celui de l'espoir dans le langage transformateur. Le poète dira :

*L'espoir n'a-t-il d'autre espérance que le langage  
des horizons où meurent les soleils de l'univers ?*  
(22)

L'œil d'Héliane est donc l'œil d'un dieu féminin sensible aux larmes de la terre que Thérien associe à des :

*... Ancres d'espoir dans un monde  
où le bruissement des feuilles n'agit plus le désir  
du vent.* (23)

L'état du monde est précaire et nécessite l'urgence d'un retour à l'allégorie dont la force surgit de la passion, fruit de la matière. Thérien resserre ici le lien poétique avec l'imaginaire du monde grec ancien essayant de maintenir à bonne distance l'irrationnel effrayant qui habite l'humanité. Ainsi Thérien écrit-il, « Hélios, dieu soleil et de justice ... nous fait don d'Héliane, elle en lui... dans la conscience d'Ève. » (10-11) Ce recours à la mythologie grecque est fort intéressant car, selon moi, il oriente vers le monde d'Héliopolis, en d'autres termes, vers celui de l'Égypte ancienne, celle du dieu solaire Amon et par conséquent, vers les ori-



Illustration : Joy Melisa Young

gines longtemps dissimulées du christianisme. Ce recueil est *un lieu fleuve*, un hymne de célébration du retour à la Terre, à la spiritualité féminine mais aussi à la beauté qui illumine. Nous avons ici, l'expression de la réalisation de soi dans l'image cosmique d'une identité terrestre. Ève, la première femme de la tradition biblique est associée au fleuve, à l'espace utérin qui contient aussi celui de l'enfance. En l'image d'Héliane, Michel Thérien réalise la fonction inhérente de la poésie dont l'objectif est de lui rendre, sur le plan sémantique, la légitimité de son pouvoir allégorique.

Ce recueil, composé d'un préambule et de sept sections, a été finaliste du prix Trillium en 2002 et contient de très belles trouvailles poétiques qui séduiront les lecteurs et inspireront les poètes. Il débute sur l'importance du regard féminin omniscient et nous rappelle l'abolition de toute frontière entre le corps et ses facultés conscientes. Nous sommes donc lancés dès le début dans un jeu de miroirs. Héliane nous dit le poète est la sauvegarde de l'humanité :

*Attentive aux préoccupations quotidiennes  
de notre humanité, Héliane s'élève, pas à pas,  
à la puissance de sa propre lumière*

*Et nous avec elle.* (10)

Dans la seconde partie du recueil, *une émotion d'apesanteur* traite du thème de la métamorphose de l'eau, de l'air mais aussi de la culture vue comme rupture et lien intertextuel. Je cite : *Le feu jaillit/ de l'apesanteur,/ métamorphose/ de l'eau et de l'air/ dans le sang de la terre.*(29) Le malaise terrestre est exprimé par le lexique, *La terre lave le sang de son visage et le soleil fracasse son calendrier contre les murs dressés de la souffrance.*(32) écrit le poète. Dans ce monde rempli de désarroi *Héliane enfante son destin* (32) et *pénètre la profondeur du désert ... Elle sait. Le bruit des hommes n'est pas le cœur des hommes* (33). *Héliane transformée dans le sépulcre d'Ève* fait le pont avec les cultures (45).

La troisième partie de ce recueil lie la parole au songe et à l'eau et fait de la poésie de Thérien une poésie galactique qui jette l'ancre dans sa source mythologique à la recherche du premier éveil de la conscience. Je cite : « ... pendant que

*son désir sillonne les galaxies... Héliane tient en ses paumes la lumière. »* (51). La quatrième partie de ce livre intitulée *Mémoire de l'oubli* fait aussi appel à l'intertexte pour dire l'importance du regard dans le mot, pour dire que de l'oubli, il reste toujours une trace. Nous avons encore ici des associations à la bible :

*... Quarante jours,  
quarante nuits.*

*Fendre la pierre pour qu'éclate sa lumière  
en nos nuits engorgées. L'œil tangible d'Héliane.*

*La cité s'évanouit dans la foudre de l'éclair. Il n'y a plus que le jardin du désert et notre solitude : rose des sables.* (67).

Les trois dernières sections du recueil, intitulées respectivement *Étrange et sereine solitude*, *La mort des colombes* et *Le désir plus loin que nous*, soulignent dans des perspectives différentes la quête humaine par les voyages dans des îles inconnues. (109) L'humanité chasse l'énigme qui se réinvente dans les mers.

*Eaux d'Ève* est un recueil qui entretient avec la nature des relations fantastiques où peu de distinction existe entre le réel et l'imaginaire ; c'est un retour vers le ravissement. Comme les personnages des temps immémoriaux qui pouvaient voir apparaître des Naïades, ces nymphes des Eaux, au terme du livre de Thérien nous pouvons imaginer Protée se lever sur la mer, lui qui avait le pouvoir de dire l'avenir et de se transformer à l'infini. Pour clore ma réflexion sur ce recueil, je laisserai les derniers mots au poète :

Héliane vient d'Hélios. Lumière, Soleil. Elle est aussi beauté et féminité. C'est par elle que l'homme pourra retrouver en lui sa propre féminité et rejaillir d'une nouvelle lumière. Mais toujours dans l'ombre d'Ève qui elle comprend et aime l'homme. C'est Ève qui enseignera à Héliane les choses de l'homme. Elle est aussi le lien entre le temporel et l'intemporel car Héliane nous arrive des dieux. Héliane sort aussi de l'eau, la mer, la source, la vie. Elle est cette force dynamique en soi qui nous éveillera à une tendresse essentielle et nouvelle. (Communication avec l'auteur)

Lélia Young, Université York

## CRITIQUES

## Andrée Thouin



Andrée Thouin a travaillé en traduction et en alphabétisation et se consacre maintenant à la révision linguistique. Elle a publié cinq nouvelles dans la revue *Virages*.

Laurette Lévy, *Zig-Zag*<sup>1</sup>, Sudbury, Prise de parole, 2002, 131 p.

*Zig-Zag*, avec deux majuscules et un trait d'union, c'est une marque connue de papier à cigarettes et, dans ce recueil de vingt-quatre nouvelles, le titre de l'une d'elles et du livre entier. On ne peut s'empêcher de faire le rapprochement avec « zigzag », sans majuscules et sans trait d'union. C'est qu'il y a là beaucoup de variété, qu'on zigzague carrément de l'Europe à l'Amérique, d'un âge de la vie à l'autre, de la frustration au contentement. Un personnage va même de case départ en case d'arrivée en case départ dans une sorte de jeu de foie du déménagement et de l'emménagement.

Allers-retours donc, d'un côté de l'Atlantique à l'autre. Toronto, Lyon, Montréal, Marseille, la Crète sont nommés et quand il n'y a pas d'indication de lieu, on se retrouve vraisemblablement dans l'un des quatre premiers, à moins que ce ne soit dans un autre semblable. De plus, dans certaines nouvelles, s'ajoute la dimension de l'exil et alors de l'absence des êtres chers et les différences d'us et de coutumes ne vont pas nécessairement de soi. Quand il y a un bilinguisme, par contre, celui-ci est bien assimilé, il ne fait jamais problème. La situation personnelle de l'auteure est à rapprocher de la géographie de *Zig-Zag* : « Née en France, Laurette Lévy vit à Toronto depuis vingt ans » précise la quatrième de couverture.

Beaucoup de va-et-vient aussi dans la pyramide des âges, d'un âge tendre, trois ans, à un âge assez avancé en passant par l'enfance, la jeunesse, l'âge adulte débutant ou bien installé. Alternance aussi entre la satisfaction et l'insatisfaction. Placés dans des situations très différentes, les personnages essaient de tirer leur carte du jeu, de profiter du moment, et trouvent ou pas leur compte. Pas de grandes théories ici, plutôt du pragmatisme, une prise en main de soi.

J'ai été frappée par l'abondance des sensations décrites tout au long du recueil. Jamais de précipitation, toujours prendre le temps de regarder, d'écouter, de toucher, de sentir, de goûter. Que ce soit agréable ou pas. En prendre note, être lucide, avoir une conscience claire des différents éléments qui composent l'expérience que l'on est en train de vivre, autant, d'ailleurs, en soi qu'à l'extérieur de soi. Une analyse littéraire en bonne et due forme recenserait la multitude des notations de sensations, ferait le décompte pour chacun

Marguerite Andersen Lévy, *Parallèles*, Sudbury, Prise de parole, 2004, 264 p.

## Parallèles: l'amitié... en bout de ligne

« Elle m'admirait, je l'admirais, et, ensemble, nous admirions l'écrit. » Et c'est naturellement par l'écrit que l'auteure Marguerite Andersen tente d'honorer son amitié tardive avec Lucienne Lacasse-Lovsted en nous livrant son dernier livre : *Parallèles*.

Un monde séparait les deux amies au début de leur vie. Le contraste est flagrant lorsqu'on se penche sur deux photos présentées à mi-chemin dans le livre. Ici, engoncée dans ses habits du dimanche, la famille de Lucienne qui encadre la fillette sans la toucher, dans un décor austère. Là, sur un autre continent, la petite Marguerite, jouant nue et sans pudeur au bord de la mer avec d'autres enfants.

L'auteure s'excuse presque de mêler sa vie à celle de son amie dans ce livre qu'elle aura mis trois ans à écrire. Pourtant, le choix de juxtaposer la vie de ces deux femmes s'imposait. L'admiration de Marguerite pour Lucienne ne provenait-elle pas du fait qu'en bout de ligne, elles s'étaient trouvées toutes deux sur le même chemin malgré un parcours bien différent ? Sans mère, sans père intellectuel, sans bibliothèque familiale, Lucienne n'avait-elle pas trouvé seule la voie de l'écriture déjà toute tracée pour Marguerite par son éducation ?

Deux-cent soixante pages pour couvrir deux vies entières, c'est bien peu ; il y a donc fort à lire entre les lignes. (Décidément, le titre est bien trouvé !) La lecture de *Parallèles* est dynamique. Les grandes lignes qui ont marqué leurs vies de femmes nous sont révélées sous forme de récits, de conversations, de dialogues intérieurs ou encore d'extraits de journal intime.

Outre l'étrange coïncidence qu'elles épouseront

des sens, établirait leur ordre d'importance. Mais qu'importent les statistiques, ce qu'il faut retenir, c'est que toutes les antennes sont ouvertes, que l'on recueille les impressions les unes après les autres, que l'on s'y attarde. En fait, il y a une exception : Alice qui se referme sur elle-même après le cambriolage de son appartement.

L'accent mis sur l'expérience des sens s'inscrit dans le thème plus général du goût, du « bon goût », la fierté de Sylvie par exemple qui après s'être payé un petit luxe « reprend sa promenade de fin d'après-midi en remerciant sa mère de lui avoir enseigné les valeurs essentielles de la vie ».

À travers la multiplicité du vécu, une envie têtue, de beau et de bon, d'harmonie, refait constamment surface. Que l'on se comprenne bien, il n'est pas question d'esthétisme, cela dépasse l'apparence pour viser l'expérience vécue en profondeur. Chez Laurette Lévy, l'expérience des sens, la sensualité ne sont pas superficielles, elles participent d'un désir de vivre à plein. Et ce

## Nathalie Prézeau

toutes deux des Danois et qu'elles divorceront, le parallèle le plus remarquable entre les deux femmes est ce sentiment de honte qu'elles traînent avec elles, où qu'elles aillent. Lucienne se reprochera de n'avoir pas participé à son siècle. « C'est son propre sort qui la préoccupe et non celui des femmes en général. » Elle a honte de son ignorance. Marguerite, elle, ressent une honte profonde de ne pas participer activement, contrairement à son père, à la résistance contre le régime nazi. « 60 ans après l'Holocauste, il suffit de peu pour que je retombe dans cette maudite culpabilité qui éteint toute joie. »

« Je jure de regarder la mort en face, de réussir ma sortie de ce monde, moi, non consultée à l'entrée. » En lisant ces lignes, les images contées par l'auteure nous reviennent à l'esprit. Lucienne bébé, rejetée par une mère qui devient folle ; fillette qui caresse la photo de sa mère morte, si belle ; adolescente qui découvre les règles strictes de l'Institut des Équipières sociales qui s'abattent sur sa jeunesse ; jeune amoureuse enceinte qui réalise que les principes de son amant excluent le mariage ; Québécoise honteuse qui choisit de cacher son déshonneur dans l'anonymat de Toronto.

Le lecteur réalise à quel point *Parallèles* offre un contexte permettant d'apprécier l'écriture de Lucienne Lacasse-Lovsted à la fin de sa vie. « Lucienne, qui est en train de perdre la bataille contre le cancer, gagne celle de la langue poétique », remarque l'auteure avant de nous offrir un texte touchant de son amie face au cancer qu'elle combattait armée de son rire.

« Nous rions. Nous rions si bien ensemble », nous confie celle qui restera derrière, riche de cette amitié discrète qui les aura nourries quinze années durant.

désir est tel que par exemple... Oh et puis non, je n'en dis pas davantage. Lisez plutôt « Géraldine et les tyrans » et vous verrez jusqu'où celle-ci était prête à aller quand le souci de l'hygiène devenait tel qu'il se mettait en travers du « confort de ses invités, (de) l'insouciance qui devait régner lors d'un souper ou d'une simple visite. »

Somme toute, des textes qui sonnent vrai, pleins de nuances et bien écrits, dont la lecture donne à voir un art de vivre. Des textes qui disent et redisent comme ce serait bon si la vie n'était qu'un long fleuve de bonheurs petits et grands et que, malgré tout, il y a des moyens d'aller s'en chercher.

Il s'agit d'un premier livre pour Laurette Lévy, qui reprend notamment quatre nouvelles publiées dans *Virages* (nos 5, 7, 9, 13). Je m'en souhais, je nous en souhais un autre.

<sup>1</sup> Cette recension a paru dans *Virages*, n° 20, hiver 2003.

# CRITIQUES

## Jean-Luc Moreau

Jean-Luc Moreau est poète, professeur des Universités (Langues finno-ougriennes, INLCO), co-administrateur et vice-président de la Maison de Poésie (Fondation Emile Blémont) ainsi que membre du comité directeur du PEN Club français.

MICHEL THÉRIEN, *L'aridité des fleuves*, Éditions David, 2004, 102 p.

J'ai fait connaissance de Michel Thérien au cours d'une soirée du PEN Club français. Invité à lire de ses poèmes, il le fit sans emphase, à voix retenue, presque pudiquement, comme s'il répugnait à se mettre en vedette. Je n'en fus pas moins frappé par sa sobriété et par l'efficace authenticité de sa voix. À la fin de la soirée, j'eus envie de le lui dire, et un courant de sympathie passa aussitôt entre nous. Quelque temps plus tard je recevais son dernier livre, *L'aridité des fleuves*. Par un hasard qui aujourd'hui me semble heureux, je parlais ce jour-là pour la Vendée, patrie lointaine de nombreux Canadiens, et c'est là que pour la première fois je l'ai lu, tranquillement, sous les arbres, loin des nuisances urbaines, avec en arrière-fond le chant des oiseaux.

Les poèmes de Michel Thérien, en effet n'ont que faire du bruit et de la fureur; dépouillés, presque ascétiques, ils séduisent par le silence qui les sertit, par un subtil murmure de non-dit qui incite à tendre l'oreille— et à les relire. Ils suggèrent plus qu'ils n'imposent. On y devine une nostalgie de retour à la source (l'innocence, la pureté de l'enfance pareille à celle de l'eau quand on s'éloigne de la mer?) Mais le « parvis des mots » est à la poésie ce que l'estuaire est au fleuve. L'estuaire, pour qui descend à vau-l'eau la plus limpide, il est l'entrée, la passe à trouver et à franchir (« Et nous/nous cherchons/ la bouche des rivières). Le limon nourricier descend cependant vers l'aval;



Illustration : Claude Stren

le prix de la pureté d'amont est l'aridité du fleuve; Ulysse, non moins que sur l'eau, poursuit l'odyssée sur les rives. Il y trouve la Terre, le Feu, La Femme, l'Exil, l'Apesanteur. Il y « prend racine », il devient l'arbre, la feuille, le feu... » Et nous nous interrogeons sur cette « elle » mystérieuse qui tantôt semble femme, mais tantôt pourrait être aussi la Terre, la Lumière ou la vie.

Le mot « fleuve » était déjà présent dans le premier titre de Michel Thérien, et je m'interroge sur celui de son troisième recueil : *Eaux d'Ève*. Ai-je l'oreille trop philologique? Je ne peux m'empêcher de penser que l'Ève en vieux français et dans certains parlers d'oïl, autre avatar d'auqua, est aussi l'eau. Le mot existerait-il dans les parlers français du Canada? En associant eau et Ève, Michel Thérien a-t-il pensé à cette Ève là?

## Marguerite Andersen



FRANÇOIS PARÉ, *La distance habitée*, Le Nordir, 2003, 277 p.

*La distance habitée*, un essai qui a gagné le Prix Trillium 2004, offre à lire une réflexion critique sur l'écriture en milieu minoritaire d'ici et d'ailleurs. De l'Ontario français à l'Acadie, du bassin méditerranéen à l'Amérique latine, François Paré approfondit les multiples croisements que génèrent la naissance et le parcours d'une parole à la fois ancrée et migrante, forte des défis à surmonter. Dans une démarche créatrice, l'auteur se fait prospecteur et sonde la pertinence d'une écriture identitaire plurielle.



## La Société des Écrivain-e-s de Toronto

invité(e)s subventionné(e)s  
par le Conseil des arts du Canada

- Rencontres mensuelles
- Échanges critiques et constructifs
  - Ateliers d'écriture
  - Lectures de textes
  - Concours littéraires

Marguerite Andersen      Lélia Young  
Présidente                      Vice-présidente  
(416) 361-5070                  416-223-2505



Toronto – Canada

Département d'études françaises –  
Department of French Studies

Faculté des arts – Faculty of Arts  
N 727 Édifice Ross  
4700, rue Keele, Toronto (Ontario) M3J 1P3  
Téléphone: (416) 736-5086  
Télécopieur: (416) 736-5734

### Programme d'études de premier cycle en études françaises

- Cours de langue, linguistique et littérature françaises
- Certificats de compétence en français
- Programmes d'échange avec les trois universités de Bordeaux, et l'Université Paris XII Val de Marne et les universités de la région Rhône/Alpes

Internet : <http://www.arts.yorku.ca/french/>  
Courriel : [bgaspini@yorku.ca](mailto:bgaspini@yorku.ca)

### Programme de maîtrise en études françaises

Internet : <http://www.arts.yorku.ca/french>  
Courriel : [rosienski@attcanada.net](mailto:rosienski@attcanada.net)



## Centre francophone de Toronto



- Service établissement et d'intégration dans les écoles
- Service d'aide au logement  
- Connexion emploi
- Service d'aide à l'emploi et de placement
- Atelier de recherche d'emploi pour les immigrants
- Service Artistique et Culturel

Tél. : (416) 203-1220 Fax : (416) 203-1165  
[www.centrefranco.org](http://www.centrefranco.org)

## le métropolitain

Le journal communautaire des francophones de Toronto

99 Professors Lake Pkwy, Brampton ON, L6S 4P8  
Tél. : (905) 790-3229 - Fax : (905) 790-9127

[info@lemetropolitain.com](mailto:info@lemetropolitain.com) • [www.lemetropolitain.com](http://www.lemetropolitain.com)

